

502 A 45



ACTE IV, SCÈNE VIII.

LA VOISIN,

DRAME EN CINQ ACTES,

par M. M. Paul Foucher et Alboise,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ,
LE 28 DÉCEMBRE 1841.

<i>PERSONNAGES.</i>	<i>ACTEURS.</i>	<i>PERSONNAGES.</i>	<i>ACTEURS.</i>
CATHERINE, veuve MONVOISIN, dite la Voisin.	Mlle ABIT.	LESAGE, greffier de la Chambre ardente.	M. NEUVILLE.
RAOUL DE BEAUVILLARS.	M. DELAISTRE.	UN SUBSTITUT.	M. ÉDOUARD.
M. DE LA REYNIE, lieutenant de police et procureur général de la Chambre ardente.	M. ST-MAR.	DESTINELLI, affidé de la Voisin.	M. AMELINE.
CHRISTINE DE LA REYNIE, sa femme.	Mme GAUTHIER.	UN DOMESTIQUE de M. de la Reynie.	M.
LOUISE DE TERMES.	Mlle CLARISSE.	UN NÈGRE au service de la Voisin.	M.
RÉNÉ DE BUSSY, avocat de M. de Termes.	M. SURVILLE.	UN HOMME DU PEUPLE.	M. GUSTAVE.
		MARGUERITE, gouvernante de Louise.	Mme CHÉZA.
		UNE FEMME DU PEUPLE.	Mlle MARIA.

La scène est à Paris aux 1er, 2me, 4me et 5me actes; au 3me, dans un château aux environs.

ACTE PREMIER.

L'intérieur de la maison de la Voisin, rue Maubuée. Fioles, instruments de magie et vieux livres épars dans l'appartement. Portes latérales, porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA VOISIN, DESTINELLI, UN NÈGRE.

LA VOISIN.

Destinelli, voici une liste de personnes qui ont manifesté l'intention de venir me consulter; il faudra prendre des informations sur elles, d'avance et adroitement.

DESTINELLI.

Comme à l'ordinaire.

LA VOISIN.

Oui. Avez-vous fabriqué les substances demandées, il y a huit jours, par monsieur de Salency, qui attend un héritage?

DESTINELLI.

Monsieur de Salency les a reçues hier soir.

LA VOISIN.

Avez-vous songé aussi à celles dont a besoin madame de Dreux, qui a été surprise hier par son mari avec monsieur de Vernon ?

DESTINELLI, *montrant une boîte cachetée qu'il tire de sa poche.*

Les voici.

LA VOISIN.

Faites-les porter à leur destination avec prudence. (*Destinelli sort. Au Nègre.*) Hassan, monsieur de Luxembourg veut voir le diable ; il viendra cette semaine ; songe à mieux jouer ton rôle. Dans la dernière affaire je n'ai pas été contente de toi. Tu n'as montré à monsieur de la Tour d'Auvergne, pour son argent, qu'un démon de qualité inférieure ; je sais que les répétitions t'ont un peu manqué ; mais n'importe, je te paye assez grassement pour te demander quelque chose de mieux en fait d'enfer.

DESTINELLI, *rentrant.*

Le chevalier Raoul de Beauvillars demande à être introduit.

LA VOISIN.

Raoul !... Que peut me vouloir cet homme avec qui j'ai rompu depuis si longtemps ? Je ne veux pas le voir, empêchez-le d'entrer.

DESTINELLI.

Il suffit.

Destinelli fait quelques pas. Raoul entre.

SCÈNE II.

LA VOISIN, RAOUL.

RAOUL.

Me voilà !

LA VOISIN, *après avoir fait signe à Hassan et à Destinelli de se retirer.*

Eh quoi ! vous osez encore...

RAOUL.

Qui, je sais que j'ai eu quelques torts à votre égard ; j'ai mal répondu à l'attachement si désintéressé que vous avez eu pour moi. Aussi je viens réparer mes fautes.

LA VOISIN.

Dites me tendre un nouveau piège... Mais je ne m'y laisserai pas prendre. Votre amour est-il toujours le mensonge que vous allez employer auprès de moi ?

RAOUL.

Moi ! je vous détesterais tout autant que vous le voudrez ; il y aura entre nous la plus touchante sympathie. Il s'agit aujourd'hui d'une affaire...

LA VOISIN.

Une affaire !... Je comprends ; mais je n'en fais plus... je n'ai plus d'argent. Et depuis que, grâce à monsieur de la Reynie, la chambre ardente est instituée, mon commerce, que je ne peux plus exercer qu'au secret, est tout à fait tombé... Les gentilshommes ne payent pas plus leurs mémoires de sorcellerie que leurs comptes de tailleur.

RAOUL.

Que voulez-vous ? quand on n'a pas d'ordre... Mais le peuple...

LA VOISIN.

Le peuple s'instruit tous les jours ; il y a maintenant des esprits forts en gueaillles, et l'incrédulité porte des sabots ; si cela continue, on me chassera de mon laboratoire, on vendra mes alambics et l'on détaillera sur la place ma poudre de succession. Tenez, hier encore j'ai été obligée de barricader la porte de ce côté pour échapper à mes créanciers.

RAOUL.

Oui, ce sont vraiment les temps prédits par l'Apocalypse ; les honnêtes gens ne croient plus en rien, même en nous. Ils se font tous gens d'esprit ; les gens d'esprit se font honnêtes gens... témoin un ancien ami dont je vous avais souvent parlé, un nommé Léveillé, qui joignait à des talents merveilleux une finesse toute féminine ; mais puisqu'il n'a pas été roué ou pendu dans ces dernières années, il faut qu'il ait tourné à la vertu nécessairement. Or, une époque où l'on est forcé d'en venir à de pareilles extrémités... Ah ! si je l'avais découvert ce cher Léveillé ! ce n'est pas lui qui m'eût refusé une cinquantaine de louis, et il aurait eu raison ; car, pour cette faible somme, cinq cent mille livres en beaux écus...

LA VOISIN, *se rapprochant.*

Cinq cent mille livres !

RAOUL.

Tout autant.

LA VOISIN.

Bien que je ne sois pas en fonds, contez-moi toujours cette affaire.

RAOUL, *à part.*

Ah ! (*Haut.*) Oh ! c'est bien simple. Je reviens de Bordeaux, où j'étais allé me distraire...

LA VOISIN.

Oui, je sais les motifs qui vous éloignent de Paris.

RAOUL.

Enfin l'oisiveté est la mère de tous les vices, et pour ne pas devenir vicieux, j'avais fait en ce pays la connaissance d'un riche colon, père d'une jeune fille à marier et possesseur d'une fortune immense. Il m'avait donné accès chez lui sur mon nom et ma réputation de fortune, que j'entretenais à l'aide de mes dettes. Mes manières firent sa conquête, mes principes de morale achevèrent de me le gagner. Je feignis d'être amoureux de sa fille, qui avait cinq cent mille livres de dot. Je la demandai en mariage ; mais quelques jours après, le père tomba malade et mourut presque subitement.

LA VOISIN.

Impudent !

RAOUL.

Moi ? pas du tout. Il est mort sans mon consentement ; mais il a eu la conscience de faire connaître par son testament le dessein où il était de me donner sa fille. Celle-ci, je le soupçonne, aimait secrètement un petit avocat investi de la

confiance du père, qui revenait de plaider au loin les intérêts de la famille; et vous savez, Catherine, les absents ont toujours tort.

LA VOISIN.

Et souvent plus qu'ils ne pensent. Continuez.
RAOUL.

Bref, à la mort de son père, la jeune fille partit pour Paris, où elle vient trouver le tuteur que le testament lui a nommé. Le jeune avocat s'y est rendu de son côté, et il va tenter sans doute de regagner avec la fille tout le terrain qu'il a perdu auprès du père. Or, pour lui disputer la jeune fille, je veux dire les cinq cent mille livres, il faudrait être aussi brillant, paraître aussi riche sur les bords de la Seine que sur ceux de la Garonne, et je me suis échappé de mon hôtel à Bordeaux sans prévenir, laissant mes équipages et mes vêtements, que je n'avais pas payés, et n'emportant que ce seul habit dont les poches sont percées, ce qui malheureusement ne m'inspire aucune inquiétude.

LA VOISIN.

Et qu'avez-vous donc fait des diamants de mademoiselle de Langey ?

RAOUL.

Mademoiselle de Langey !... Qûé signifie...

LA VOISIN.

Né cherchez pas à nier, je sais tout. Je sais qu'Héloïse de Langey a été séduite, enlevée par vous, et que, dépourvue de ses diamants, elle est morte folle !... Le nom du surborneur, si bien caché par vous, et que monsieur de la Reynie lui-même n'a pu découvrir, je le sais, moi !... Voilà ce qui vous a engagé à aller prendre l'air de Bordeaux. Que sont devenus ces diamants ?

RAOUL.

Eh bien, puisque je n'ai plus rien à vous cacher, je vous avoue que je les ai mis en gage chez un certain Isaac, un juif de la rue de l'Arbre-Sec.

LA VOISIN.

Je le connais bien ; c'est un de mes visiteurs habituels. Mais les sommes qu'il vous a prêtées ?

RAOUL.

Dépensées à Bordeaux ou perdues au jeu.

LA VOISIN.

Au jeu vous qui vous servez de dés préparés ?

RAOUL.

Ceux de mes adversaires étaient de qualité supérieure dans ce genre. J'avais envie de leur demander l'adresse du fabricant. Quoi qu'il en soit, faute d'une cinquantaine de louis, je vis s'évanouir mes droits sur une dot de cinq cent mille livres. Il me faut donc acheter ces cinquante louis à un prix très-élevé ; et c'est une magnifique affaire, pour laquelle vous devez me savoir gré de vous offrir la préférence.

LA VOISIN.

Mais de longtemps vous ne pourriez disposer de la dot. La femme que vous allez épouser est jeune et bien portante ?

RAOUL.

J'en doute ; et si c'est votre avis aussi, je la

crois destinée à être attaquée, dès les premiers jours de son mariage, par l'une de ces maladies qui ne pardonnent pas. Et quand elle aurait succombé à cette fatalité imprévue, alors nous pourrions paisiblement nous partager cet héritage. Qu'en dites-vous ?

LA VOISIN.

Rien encore. Avant d'entreprendre quoi que ce soit avec un homme comme vous, on ne saurait trop réfléchir.

RAOUL.

Exigez-vous quelques garanties de moi ?

LA VOISIN.

Oh ! ce n'est pas cela qui m'embarrasse ; j'en ai une. Avant de mourir, mademoiselle de Langey, au moment où il lui restait encore une lueur de cette raison qui l'abandonna ensuite, écrivit une lettre où elle vous accuse.

RAOUL.

Diable !

LA VOISIN, tirant un papier de son sein.

Cette lettre est en mon pouvoir. Rien ne m'a coûté pour avoir dans mes mains la destinée de l'homme qui connaît tous mes secrets. Vous comprenez que si jamais ce chiffon de papier était communiqué à monsieur de la Reynie...

RAOUL.

Oh ! monsieur de la Reynie ne voudrait pas déshonorer le nom que je porte ; il étoufferait l'affaire.

LA VOISIN.

Monsieur de la Reynie n'a pas hésité à faire brûler la marquise de Brinvilliers... Monsieur de la Reynie sacrifierait jusqu'à sa famille si la justice le lui demandait.

RAOUL.

C'est possible pour sa famille, mais non pour celle des autres. La mienne est puissante, et qu'il s'agisse de condamner mon genre de vie, elle me protégerait si mon déshonneur pouvait l'atteindre.

LA VOISIN.

En êtes-vous bien sûr ?

RAOUL.

Certainement. (A part.) Je ne voudrais pourtant pas l'essayer. (Haut.) D'ailleurs, raison de plus, s'il m'est impossible de vous tromper, pour que vous m'accordiez votre confiance, vous acceptez donc le marché ?

LA VOISIN.

Eh bien... On vient ! C'est Destinelli... silence devant lui.

BESTINELLI, entrant.

Madame, il y a là une femme voilée qui demande à vous parler en secret.

LA VOISIN.

A quelle classe paraît-elle appartenir ?

BESTINELLI.

Je crois qu'elle est noble et riche.

LA VOISIN.

A quoi l'as-tu jugé ?

BESTINELLI.

Au mystère dont elle s'enveloppe.

LA VOISIN.

C'est assez juste ; les grandes dames viennent plus chez moi que les femmes du peuple ; seulement elles se cachent davantage. Tu peux l'introduire. (*Destinelli sort.*) Pour vous, revenez ici dans une heure, et si je suis décidée, je vous ferai connaître mes conditions.

RAOUL.

Mais songez que le moindre délai...

LA VOISIN.

Vous voyez que maintenant le devoir me réclame ; sortez d'ici sans être vu ; dans une heure je vous attendrai.

RAOUL.

Il suffit, je serai exact. (*A part.*) Allons, si je m'arrange avec elle, je vois qu'il faudra tenir mes engagements. Enfin, une fois n'est pas coutume. (*A la Voisin, qui se retourne vers lui.*) Au revoir, ma belle veuve.

Il sort par la porte de gauche.

LA VOISIN, un moment seule.

Voudrait-il me jouer encore?... Oh ! il n'oserait plus... Voici cette dame.

SCÈNE III.

CHRISTINE DE LA REYNIE *entrant par le fond, conduite par DESTINELLI, qui se retire, LA VOISIN.*

Christine entre en tremblant et hésite à chaque pas.

LA VOISIN.

Approchez, approchez, madame. (*Elle lui avance un fauteuil ; à part.*) Cette femme ne m'est pas inconnue...

CHRISTINE, à part.

Pourvu qu'on ne m'ait pas vue entrer ici... Il m'a semblé que quelqu'un me suivait... je n'ai pas osé me retourner.

Elle tire un flacon qu'elle respire plusieurs fois.

LA VOISIN.

Remettez-vous, madame, et veuillez vous asseoir.

CHRISTINE, à part.

Allons, il le faut ; j'ai commis une imprudence peut-être, mais maintenant je ne dois plus reculer. (*Haut.*) Madame, une de mes amies s'est présentée chez vous il y a quelque temps pour vous consulter sur l'avenir de son enfant. Vous lui avez prêté que cet enfant, éloigné d'elle et de vous, mourrait avant six mois ; les six mois ont expiré il y a huit jours, et il y a huit jours qu'une lettre cachetée de noir est venue lui apprendre que votre prédiction s'était accomplie.

LA VOISIN.

Vous ne devez pas ignorer, madame, que, grâce à mon art, mon regard infallible lit dans l'avenir, comme il recherche dans le passé.

CHRISTINE.

J'en ai longtemps douté, madame ; et même, en ce moment, ma raison me défend de le croire ; mais cette prédiction faite à mon amie, et si étrangement exécutée, a confondu toutes mes

idées, je l'avoue... Alors il s'est réveillé en moi une espérance étouffée depuis seize ans ; car depuis seize ans je suis dévorée par une pensée affreuse, sans avoir aucune preuve de mon malheur... La souffrance rend crédule, madame ; elle cherche, elle entrevoit partout la lueur d'espoir dont elle a besoin ; j'ai cru trouver cet espoir dans votre science, dans vos prédictions, qui peuvent me rendre le bonheur comme elles l'ont arraché à une autre, et je suis venue aussi vous consulter.

LA VOISIN.

Je vous écoute, madame. (*A part.*) Plus je la regarde, plus je crois me rappeler...

CHRISTINE, lui donnant une bourse.

Vous me promettez une discrétion absolue sur tout ce que je pourrai vous dire ou ce que vous pourriez deviner.

LA VOISIN.

Nous oublions les secrets qu'on veut bien nous confier. (*A part.*) A moins que notre intérêt ne soit de nous les rappeler plus tard.

CHRISTINE.

Écoutez-moi donc, madame. Il y a seize ans, un enfant dont j'étais la mère me fut enlevé presque à sa naissance ; son père s'éloigna de France en me l'arrachant. C'est à votre art de me dire ce qu'est devenu cet enfant ; et si vous pouvez le rendre à mes larmes, attendez tout de ma reconnaissance.

LA VOISIN, à part.

Ah ! je la reconnais maintenant... C'est Christine Duval, l'ouvrière devenue grande dame.... Je vais être sorcière à bon marché. (*Pendant ce temps, elle a étendu ses cartes sur la table, et après les avoir examinées, haut.*) Vous désirez apprendre le sort de votre fille

CHRISTINE.

Vous savez...

LA VOISIN, regardant les cartes.

Que c'était une fille... Oui, madame, qu'elle vous fut arrachée par ruse, et qu'elle est allée dans les pays lointains. Le sort de cet enfant, je l'ignore ; une conjuration plus forte peut seule nous l'apprendre. Regardez... je vais brûler à cette flamme cette baguette de coudrier ; si elle brûle jusqu'au bout, c'est que votre enfant vit et qu'il vous sera rendu... Si la flamme ne la dévore pas entière, c'est que votre enfant n'est plus. Elle s'approche d'un fourneau, une flamme en jaillit*.

CHRISTINE.

Mon Dieu ! donne à la fois la vie à cette flamme et à mon cœur !... Mon Dieu ! pardon ! si je fais mal, pardon !... Mais ma fille !... C'est pour ma fille !...

LA VOISIN, *approche une longue baguette de la flamme, qui s'y attache, la consume peu à peu et s'arrête à moitié.*

Madame, votre fille est morte !...

CHRISTINE, avec larmes.

Morte ! morte !... Ah ! j'aurais dû ne pas dou-

* La Voisin, Christine.

** Christine, La Voisin

ter de mon malheur!... Est-ce que, depuis seize ans, son père aurait eu la cruauté de me laisser dans l'incertitude?... Est-ce que ma fille ne m'aurait pas demandée... Est-ce que je n'aurais pas deviné son existence?... Et pourtant, quand j'ai vu se réaliser cette prédiction terrible faite par vous, je me suis sentie renaitre à l'espérance, et j'ai dit : Elle seule me dira la vérité!... Et voilà que vous confirmez ce doute affreux qui minait lentement ma vie!... Ah! madame, vous ne me trompez pas ?

LA VOISIN.

Madame, j'eusse mieux aimé cent fois vous rendre le bonheur que de le détruire pour vous. Mais votre enfant n'est plus ; mon art ne me l'a révélé que trop sûrement ; (*à part*) à l'aide d'un avis du père, (*haut*) et je n'ai que quelques mots à ajouter pour vous convaincre de cette science toute-puissante dont vous avez douté si longtemps... Voulez-vous que je vous dise qui vous avez été et qui vous êtes?... Ces cartes me l'ont révélé d'une manière infaillible... Il y a dix-sept ans, vous étiez une jeune ouvrière de la Cité... Vous avez inspiré une passion violente à un gentilhomme qui est parvenu à triompher de votre résistance opiniâtre... C'est lui qui vous a enlevé son enfant.

CHRISTINE, *à part*.

Mon Dieu! mon Dieu! qui a pu lui dire.... (*Haut.*) Ce n'est pas vrai... ce n'est pas vrai... Je ne suis point une ouvrière.

LA VOISIN.

Dites que vous ne l'êtes plus... car après la longue maladie qui avait suivi la perte de votre enfant, ayant refusé obstinément les dons du séducteur... ayant épuisé vos dernières ressources, voyant votre mère près d'expirer de misère et de faim... vous avez accepté la main d'un noble et illustre magistrat qui n'a demandé en dot à l'ouvrière indigente que sa vertu ; et s'il apprenait jamais que, coupable ou non, elle avait succombé, avant de le connaître, aux pièges d'un séducteur...

CHRISTINE, *dans le plus grand trouble*.

Mensongères suppositions?... Encore une fois, je ne suis point ce que vous pensez.

VOIX *au dehors*.

Je veux parler à la Voisin.

CHRISTINE.

Cette voix!... Ciel... C'est mon mari!...

LA VOISIN.

Votre mari!... lui... lui ici! M. de la Reynie... le lieutenant de police chez la Voisin!...

CHRISTINE.

Lui-même!... lui qui m'aura fait suivre peut-être!...

LA VOISIN.

Eh bien, que vous disais-je?

CHRISTINE.

Oui, oui, tout cela est vrai!... Mais cachez-moi, ou je suis perdue!...

LA VOISIN.

Madame, au lieu de vous cacher, il faut sortir.

Ce couloir vous conduira, après plusieurs détours, à une porte qui donne sur une autre rue.
CHRISTINE.

Merci!... merci!... Silence surtout! silence!...

Elle sort par la porte de droite.

DESTINELLI, *entrant*.

Un homme à cheveux gris et qui porte un masque veut absolument vous parler.

LA VOISIN.

Qu'il entre : je ne pourrais jamais me soustraire à sa visite, s'il persistait à me la faire... Je vais le recevoir de bonne grâce... Mais tenons-nous sur nos gardes. (*Apercevant le flacon laissé par madame de la Reynie.*) Ah! ce flacon laissé par madame de la Reynie... Il est à ses armes... que le mari ne puisse le voir. (*Elle le cache.*) Le voici... de l'audace! C'est le tout pour le tout....

SCÈNE IV.

LA VOISIN, LA REYNIE, *un masque sur la figure*.

LA REYNIE.

Est-ce vous qui êtes la Voisin ?

LA VOISIN.

Oui, monseigneur.

LA REYNIE.

Monseigneur!... Vous me connaissez ?

LA VOISIN.

C'est la première fois que je vous vois, et si je vous ai donné ce titre, c'est qu'à vos manières, une femme comme moi ne peut méconnaître un gentilhomme. Est-ce le miroir magique, les astres ou les cartes que vous voulez consulter?...

LA REYNIE.

Assez! Je ne vous demande pas ce que vous ne pouvez savoir... Profitez de la crédulité des âmes assez faibles pour ajouter foi à vos prédictions, et ne vous trompez pas sur le but de ma visite. Je viens vous interroger sur le passé, touchant un événement dont vous fûtes témoin, un fait dont vous fûtes complice.

LA VOISIN, *à part*.

Il m'épouvante!...

LA REYNIE.

J'aurais pu vous interroger ailleurs que chez vous, si je l'avais voulu, mais je ne veux pas donner d'éclat à cette affaire ; je ne viens donc ici que comme tous ceux qui croient avoir besoin de vous consulter ; et comme eux je vous apporte une récompense, la voilà. (*Il lui jette une bourse.*) Elle est à vous si vous me dites la vérité ; si vous me la cachez, il n'est pas de châtement que vous ne deviez redouter.

LA VOISIN.

Je suis prête à répondre.

LA REYNIE.

Tout récemment dans un cercle on racontait une aventure où avait figuré il y a dix-sept ans une jeune ouvrière de la Cité. Cette ouvrière, disait-on, sortait souvent à la nuit. On la voyait se

rendre dans une maison de la place Royale, où peu après un gentilhomme se rendait aussi. De cette intrigue coupable était résulté un enfant, une fille.

LA VOISIN.

Mais, monsieur...

LA REYNIE.

Ne m'interrompez pas. L'époque dont on parlait, la maison qu'on désignait comme habitée par cette ouvrière, me firent porter à ce récit un intérêt... qu'il est inutile de vous expliquer... Ne pouvant demander d'autres renseignements, je fis faire les recherches les plus exactes; personne n'est placé pour arriver plus sûrement que moi à la découverte de la vérité... et je viens d'apprendre que cette maison de la place Royale, vous l'aviez louée alors sous un faux nom; votre réputation de devineresse n'était pas encore établie, et cette demeure servait d'asile et de lieu de rencontre aux intrigues de la cour et de la ville.

LA VOISIN.

Mais je vous assure...

LA REYNIE.

Ce n'est pas une question que je vous fais, c'est un fait que j'affirme et dont je suis certain. Un jour, c'était le 14 septembre 1661, on vit cette ouvrière sortir de chez elle, entrer dans cette maison, et peu après ce gentilhomme l'y suivre. Vous étiez soupçonnée alors d'avoir eu quelque part à un empoisonnement qui venait d'avoir lieu; les gens de police firent dans ce dernier domicile une descente qui n'amena aucune découverte; car au moment où ils entraient, vous fîtes évader ce gentilhomme et la jeune fille. Voilà pourquoi j'ignore quelles étaient ces deux personnes que j'ai un grand intérêt à connaître. Alors je suis venu ici sans hésiter, et vous allez me dire leurs noms.

LA VOISIN, à part.

Les lui dire?... mais c'était Christine Duval, qui maintenant est sa femme, et je ne puis...

LA REYNIE.

Vous hésitez... vous ne répondez pas?

LA VOISIN.

C'est que, monseigneur, ce secret n'est pas le mien, et je ne sais si je dois...

LA REYNIE.

Parlez, parlez!... et cet or est à vous... si vous refusez, craignez tout de ma colère!

LA VOISIN.

Mais, monseigneur...

LA REYNIE.

Parlez, vous dis-je!

LA VOISIN.

Monseigneur, j'ignore quel intérêt vous apportez à cette affaire oubliée depuis longtemps.

LA REYNIE.

Quel intérêt!... quel intérêt, dites-vous?... c'est que si cette femme est celle que je soupçonne, cette femme et sa fille mourront de ma main; je les tuerai.

LA VOISIN.

Quoi!

LA REYNIE.

Je les tuerai toutes deux. L'une parce qu'elle aurait deshonoré celui qui plus tard lui a donné son nom; l'autre parce qu'elle serait la preuve vivante de la honte de sa mère... Mais qu'avez-vous besoin de savoir tout cela, vous? Enfin, puisque le secret de mes projets s'est échappé malgré moi, vous devez comprendre que je ne sors pas d'ici que vous ne m'avez dit la vérité; je l'obtiendrai de gré ou de force; ce nom dites-moi ce nom...

LA VOISIN, à part.

C'est un nom seulement qu'il lui faut. (Haut.) Eh bien, monseigneur, puisque vous l'exigez... je vais tout vous dire.

LA REYNIE.

Oh! parlez! parlez! Cette fille du peuple, c'était...

LA VOISIN.

Une noble dame espagnole, la duchesse d'Elvas, morte depuis.

LA REYNIE.

La duchesse d'Elvas? Et comment se fait-il? sous ces habits... Oh! vous me trompez.

LA VOISIN.

Nullement, monseigneur... la duchesse d'Elvas n'est venue dans cette maison, aux rendez-vous qu'elle donnait, que déguisée en fille du peuple.

LA REYNIE.

Mais cette maison d'où elle est sortie pour venir chez vous?

LA VOISIN.

Une maison de la Cité?

LA REYNIE.

Oui, oui... cette maison...

LA VOISIN.

C'était celle où elle avait fait louer par une servante une chambre où elle changeait ses habits de cour contre des vêtements d'ouvrière.

LA REYNIE.

Il serait possible!... Mais cet enfant... cette fille...

LA VOISIN.

Était aussi celle de la duchesse, qui, comme sa mère, est morte depuis, j'en ai acquis la preuve.

LA REYNIE.

Vous ne me trompez pas?

LA VOISIN.

Je n'avais pas craint jusqu'à présent, monseigneur, qu'on me soupçonnât de descendre aux intrigues des gens du peuple; jusqu'ici je n'ai eu affaire qu'aux gentilshommes et aux grandes dames... Dieu merci, il n'est pas encore arrivé à la Voisin de s'encanailler.

LA REYNIE, à part.

Oh! oui!... je me le rappelle maintenant, plusieurs rapports disent que la duchesse d'Elvas... Il est même question d'un enfant... Christine n'est pas coupable... Oh! la honte est pour moi d'avoir osé la soupçonner, d'avoir traîné son in-

nocence et sa pureté devant ce hideux tribunal. Oh! pardon, mon Dieu, de l'avoir fait! (*Haut.*) Je vous ai donné cet or, comptant sur une révélation terrible qui aurait peut-être causé la mort de deux personnes!... Vous m'en avez fait une qui a rendu le calme à mon âme... je double la récompense, tenez. (*Il lui donne une autre bourse.*) Seulement, pour vous signaler encore plus ma reconnaissance, j'y ajouterai un dernier avis. On vous accuse de choses plus graves encore que celles dont vous ne cherchez point à vous défendre... et prenez garde... car la justice est lente pour le coupable comme pour l'innocent; mais pour l'un comme pour l'autre... elle vient toujours.

Il sort.

SCÈNE V.

LA VOISIN, puis RAOUL.

LA VOISIN.

Ce que c'est que les hommes et le hasard... J'ai dit la vérité à sa femme, et elle ne m'a donné que dix louis; j'ai menti à monsieur de la Reynie, et il m'en a donné cinquante.... Et l'on veut que nous ne trompions pas!... Mais cette visite n'en est pas moins un avis funeste pour moi!... S'il vient à découvrir la vérité, je suis perdue. Ne fût-ce que pour m'empêcher de révéler son deshonneur, il lui est si facile de me faire disparaître... surtout s'il apprend jamais que, pour faire succomber Christine Duval aux pièges du comte d'Anglar, j'ai usé de ruse et de violence, et qu'elle a été transportée endormie chez moi. Christine dira que si elle y est revenue sans savoir où elle portait ses pas, c'était pour réclamer son enfant, et non pour écouter un séducteur qu'elle a toujours repoussé avec indignation... Heureusement elle ne m'avait jamais vue à cette époque, et j'ai son secret, moi, dont je puis la menacer sans cesse. N'importe; le plus prudent serait de quitter Paris et la France... Mais comment?... avec quelles ressources... Ah! cette somme que Raoul vient m'offrir de partager... les propositions qu'il ma faites... il est à ma discrétion... et si j'exigeais... Oh! oui, c'est cela... de cette manière, rien à craindre... Ah! c'est lui!

RAOUL, *entrant.*

L'heure est écoulée, me voilà! J'ai revu ma noble fiancée un instant seulement, elle descendait de sa chaise de poste. Elle m'a reçu avec douceur, mais avec tristesse... en un mot, comme un futur mari. Maintenant tout dépend de vous... maintenant avant une heure il faut que je sois installé à mon ancien hôtel, celui où vous êtes venue autrefois; que j'aie des gens, des habits, des équipages... des diamants à offrir à ma future, enfin que je paraisse digne des cinq cent mille livres que nous allons partager. Qu'avez-vous décidé?

LA VOISIN.

J'accepte.

RAOUL.

Enfin!

LA VOISIN.

Et voici mes conditions... Vous allez épouser cette femme.

RAOUL.

Très-bien.

LA VOISIN.

Il y a des substances dont j'ai seule le secret.

RAOUL.

Il suffit. (*Prêtant l'oreille.*) Il m'a semblé entendre dans ce couloir des pas qui s'approchaient de cette porte.

LA VOISIN.

Ce ne peut être que mon nègre ou Destinelli.

RAOUL.

Continuons. Une fois la dot comptée, je deviens veuf et libre... et...

LA VOISIN.

Vous m'épousez.

RAOUL.

Vous? vous?... Eh quoi! chère Catherine, votre aversion qui éclatait pour moi...

LA VOISIN.

Cette aversion est toujours la même... aussi, n'est-ce pas votre personne que je veux, mais votre nom. Cette fortune que vous m'offrez, jamais je ne pourrais en jouir paisiblement, même hors de France, si le nom de la Voisin ne devait disparaître sous un autre nom assez éclatant pour le protéger. Il me faut votre nom... une fois que vous me l'aurez donné avec ma part des cinq cent mille livres, nous serons libres tous deux de nous séparer... et même de vivre ensemble...

RAOUL.

Liberté illimitée, en ce cas... Au fait, pourquoi non? selon moi, le mariage est une haine mutuelle régularisée par la loi... Vous tenez donc absolument à devenir ma femme?

LA VOISIN.

Oh! absolument... A ce prix seulement les cinquante louis que voici et les diamants dont vous avez besoin pour votre future, car tout gentilhomme donne à sa femme les diamants de sa mère; je m'engage à vous en procurer.

RAOUL.

A la bonne heure; car ceux de ma famille se sont changés depuis en chevaux, en courtisanes, et sous cette forme je ne pourrais guère les offrir; mais à tant de bienfaits joignez-vous, au moins, la lettre de mademoiselle de Langey?

LA VOISIN.

Je vous la rendrai le jour de notre mariage... Vous comprenez combien l'honneur de votre nom alors me deviendra cher?... Mais jusqu'à-là, j'attends... Eh bien, acceptez-vous à votre tour?

RAOUL, *à part.*

Mari de la Voisin... c'est une singulière fin!... Enfin je n'ai pas le choix. (*Haut.*) J'accepte.

LA VOISIN.

Il suffit. Voici vos cinquante louis, et je vais déjà dans mon laboratoire...

RAOUL.

Mais qu'y a-t-il donc dans ce couloir ? on dirait un corps qui tombe.

LA VOISIN.

Encore une fois, ce ne peut être que l'un de mes gens... J'avais bien ouvert ce passage à une grande dame qui m'a consultée en secret... mais elle devait être trop pressée d'éviter son mari pour s'amuser à demeurer ici plus longtemps.

RAOUL.

Mais vous lui avez donc donné la clef?... car tout à l'heure j'ai voulu rentrer par là, et quoi que je connusse le secret de la porte, je n'ai pu l'ouvrir, et j'ai été obligé de faire le tour.

LA VOISIN, *vivement.*

En effet, je l'avais oublié... J'avais hier verrouillé et barricadé cette porte en dedans... Cette femme n'est pas sortie.

RAOUL.

Ah!...

Il court à la porte et l'ouvre; Mme de la Reynie est étendue sur le seuil; Raoul la saisit et la porte sur un fauteuil.

SCENE VI.

LES MÊMES, CHRISTINE.

RAOUL.

Cette femme nous a entendus... cette femme connaît nos projets... Il n'est qu'un moyen pour qu'elle ne puisse les révéler.

Il tire un poignard.

LA VOISIN.

Arrêtez : c'est la femme du lieutenant de police, du procureur général de la chambre ardente... Il découvrirait tôt ou tard le meurtre de sa femme, et nous serions perdus.

RAOUL.

Mais que faire?... Si elle parle, le danger est égal.

LA VOISIN.

Cette femme a trop besoin de mon silence pour que je ne puisse pas compter sur le sien; d'ailleurs qui nous dit qu'elle ait entendu?

RAOUL.

Elle revient à elle!...

CHRISTINE, *reprenant ses sens.*

Où suis-je? Qui êtes-vous?... Ici!... encore ici!... (*Elle pousse un cri et recule.*) Ah! je me souviens!... je me souviens!

RAOUL.

Elle sait tout.

LA VOISIN.

Ainsi donc, belle dame, curieuse d'entendre le motif qui avait amené votre mari...

CHRISTINE.

Oh! je l'ai entendu malgré moi, je vous jure; longtemps j'ai essayé d'ouvrir la porte de la rue,

et je n'ai pu y parvenir; lorsque j'ai cru mon mari parti, j'ai voulu vous appeler, et au moment où je touchais cette porte...

LA VOISIN.

Vous avez encore écouté ce qu'aucune oreille humaine ne devait entendre.

CHRISTINE.

Oh! je vous jure de l'oublier, madame, je vous jure de n'en pas murmurer la confidence à mon ombre.... Et maintenant laissez-moi sortir d'un lieu où je n'aurais jamais dû pénétrer.

LA VOISIN.

Sortir?... Un instant, un instant, madame... Il est de ces secrets pour lesquels les serments ne suffisent pas... qu'on ne peut garder qu'avec un terrible échange, de périlleuses garanties; de ces secrets qui doivent prendre en gage l'honneur s'ils vous laissent la vie. L'épouse de monsieur de la Reynie pourrait plus facilement que tout autre perdre d'un mot les deux imprudents qui ont laissé surprendre leur entretien... Il faut donc qu'elle nous rassure à jamais contre ses indiscretions.

CHRISTINE.

Qu'exigez-vous de moi?

LA VOISIN.

Que vous écoutiez d'abord ce que j'ai à vous dire, et que vous examiniez bien ce qui va se passer ici.

CHRISTINE.

Oh! je tremble!

RAOUL, *à part.*

Où veut-elle en venir?

LA VOISIN.

Vous savez que monsieur de la Reynie est venu demander si Christine Duval, autrefois l'ouvrière de la Cité, aujourd'hui sa femme, n'avait pas été en 1661 la maîtresse d'un gentilhomme.

CHRISTINE.

Eh bien?

LA VOISIN.

Je savais, moi, qu'à cette époque cette Christine Duval avait été séduite par le comte Danglar, et qu'elle était venue plusieurs fois à une maison de la place Royale.

CHRISTINE.

Vous?...

LA VOISIN.

La maison m'appartenait, et j'étais la confidente du comte Danglar.

CHRISTINE.

Grand Dieu! Mais c'était pour lui demander de donner un nom à mon enfant.

LA VOISIN.

On ne vous croirait pas si je disais le contraire, et pourtant j'ai tout nié à votre époux, vous l'avez entendu; j'ai tout rejeté sur la duchesse d'Elvas. Mais ce que j'ai nié, je puis le prouver maintenant et sans me compromettre. Après que votre enfant vous fut enlevé, vous écrivîtes plusieurs lettres à monsieur Danglar, adressées chez moi; vous ne lui connaissiez pas d'autre

demeure. Ces lettres me sont restées, car il n'était plus en France, je les ai conservées, comme je conserve tout pour m'en servir plus tard; ces lettres, les voilà! (*Elle va les prendre dans un carton.*) Elles sont bien de vous, vous les reconnaissez... Elles prouvent votre déshonneur, l'existence de votre enfant... Si je les faisais remettre à monsieur de la Reynie, vous savez ce qu'il ferait cet homme inexorable qui immolerait sa vie à la justice, mais qui immolerait peut-être la justice à l'honneur... Cet homme, il tuerait sans pitié de sa main la coupable épouse en la maudissant, et l'enfant s'il vivait encore.

CHRISTINE.

Ah! madame!

LA VOISIN.

Il l'a dit... il me l'a dit à moi... Ne l'avez-vous pas entendu aussi?

CHRISTINE.

Oui, oui, il l'a dit... ces terribles menaces retentissent encore à mon oreille.

LA VOISIN.

Ne les oubliez pas. (*A Raoul.*) Voilà pourquoi sa mort ici est un meurtre inutile, car si elle parle, si elle dit un mot de ce qu'elle a entendu, j'envoie ces lettres à monsieur de la Reynie, et il se chargera de notre vengeance.

CHRISTINE.

Mourir... mourir de sa main... mourir maudite par lui!... Oh! je ne dirai rien! je ne dirai rien!

LA VOISIN.

Tout n'est pas fini, madame... Comme vous pourriez encore chercher à me perdre malgré ces

lettres, voyez ce que j'écris sur ce livre. Ce registre contient les noms des personnes de distinction qui viennent me consulter; j'y inscris que Christine Duval, épouse de monsieur de la Reynie, lieutenant de police, est venue chercher du poison pour se défaire d'une existence importune, et m'a donné dix louis contenus dans une bourse verte; elle est là! Si je suis arrêtée, ce livre paratra au grand jour.

CHRISTINE.

Ah! madame, je vous en supplie, effacez de ce livre cette inscription fatale!... Mais c'est mort, mon déshonneur que vous conservez là!... Madame, par pitié aussi, rendez-moi ces lettres plus terribles peut-être... et je jure de ne rien révéler, de ne rien dire... Je le jure sur la tombe de ma fille!

LA VOISIN.

Je n'ai plus besoin de serment maintenant, je suis sûre de votre silence...

RAOUL.

Regardez bien nos traits, mais pour les oublier et songez que si jamais vous vous rencontriez plus tard, vous ne nous connaissez pas. Jamais vous ne nous avez vus. Ce jour est rayé de votre vie, songez-y bien!... le souvenir n'en existe plus que sur ce livre. Et maintenant vous pouvez partir.

LA VOISIN.

Oui, vous le pouvez maintenant.

CHRISTINE.

Mon Dieu! soutenez-moi!

Elle s'éloigne en chancelant. La Voisin et Raoul la suivent des yeux. Le rideau baisse.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon chez M. de la Reynie.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINE, seule.

Quelle affreuse nuit, grand Dieu! Le souvenir de la soirée d'hier ne m'a pas laissé un instant de repos!... J'en frémis encore! Cet antre où j'ai pénétré, ces deux misérables que j'ai surpris méditant leurs infâmes complots, tout cela est vrai! Il est bien vrai que mon nom est écrit sur ce livre d'infamie!... il est bien vrai qu'elle possède des lettres... Oh! si jamais ce livre, si jamais ces preuves étaient montrées à monsieur de la Reynie... Je tuerais la mère et l'enfant, a-t-il dit!... Mon Dieu! est-ce la triste consolation que vous m'envoyez pour la mort de ma fille?... si elle avait vécu, si je l'eusse retrouvé, monsieur de la Reynie eût peut-être deviné mon secret... et cette menace terrible que j'ai entendue sortir de sa bouche, il l'eût exécutée!... Oui, je le connais: inflexible dans la vengeance comme dans la jus-

tice, il eût tué ma fille jusque dans mes bras... Ma fille!... Ah! plutôt te pleurer en silence!... Et pourtant, c'est affreux!... Te perdre sans avoir pu t'embrasser, ô mon enfant!... sans que tu m'aies appelée une fois ta mère!... Ma vie n'était que l'espoir de te retrouver, elle ne sera plus maintenant qu'un regret... Oui, je me renfermerai dans ma douleur secrète, je me nourrirai de mes larmes cachées, et je m'entourerai de ton souvenir inconnu comme d'une protection contre toutes les joies profanes, contre toutes les affections importunes de l'humanité. On vient... c'est mon mari! dérobons-lui mes souffrances... son estime seule me reste au monde.

SCÈNE II.

CHRISTINE, LA REYNIE, UN SUBSTITUT.

LA REYNIE.

Oui, monsieur le substitut; je prétends que le

tribunal de la chambre ardente soit en permanence jusqu'à ce que toutes les causes portées devant lui soient épuisées. Le repos n'est permis au juge que lorsqu'il n'a plus de sentence à rendre. (*Apercevant Christine.*) C'est vous, madame!... je ne vous avais pas encore vue aujourd'hui... (*Il lui baise la main.*) Permettez d'abord que j'achève quelques affaires... Vous le savez... mes devoirs avant tout... Pardonnez-moi!... (*Au Substitut.*) Eh bien, quelles dépêches pour moi aujourd'hui, monsieur le substitut?

LE SUBSTITUT.

D'abord une lettre de madame de Montespan qui vous demande de rendre à son protégé la place que vous lui avez enlevée.

LA REYNIE.

A qui donc?... à cet huissier que j'ai chassé pour avoir reçu de l'argent des parents des accusés?

LE SUBSTITUT.

Lui-même!

LA REYNIE.

Jamais cet homme ne rentrera dans le tribunal que je présiderai.

LE SUBSTITUT.

Voici la demande de la famille d'un de vos confrères qui sollicite de vous l'abandon de l'accusation portée contre Marie-Anne, femme du conseiller Leferon.

LA REYNIE.

Se raille-t-on de moi?

LE SUBSTITUT.

Il y a si peu de preuves contre l'accusée, que la famille espère que vous ne voudrez pas déshonorer, par une poursuite judiciaire, un des noms de magistrats auxquels se rattachent en France le plus d'honorables souvenirs.

LA REYNIE.

Plus l'accusée porte un nom illustre, moins elle doit échapper au châtement. Si elle est innocente, nul mieux que moi ne réhabilitera ce nom dont l'honneur est en péril. En attendant, il ne sera pas dit, tant que je serai magistrat, que la loi ne se sera pas montrée égale pour tous. Vous n'avez pas autre chose?

LE SUBSTITUT.

Cette dépêche qu'un piqueur de sa majesté vient d'apporter pour monseigneur.

LA REYNIE.

Une lettre du roi... C'est bien, monsieur; vous pouvez vous retirer. (*Le Substitut sort. La Reynie après avoir ouvert la lettre.*) Ah! ce sont les lettres de grâce que j'attendais.

CHRISTINE.

Des lettres de grâce obtenues par vous pour un condamné! oh! c'est bien, monsieur!

LA REYNIE.

Oui, le roi, qui sait que je suis inflexible dans l'accomplissement de mes devoirs, a écouté ma

voix quand elle s'est élevée pour un malheureux condamné à la peine capitale.

CHRISTINE.

Qu'avait-il donc fait?

LA REYNIE.

Trompé par son épouse, il a tué son séducteur et l'enfant né de cette liaison infâme!

CHRISTINE.

Grand Dieu! et c'est pour cet homme...

LA REYNIE.

Oui, c'est pour lui que j'ai sollicité la clémence du roi; cet homme était coupable, la justice devait punir; j'ai prononcé l'arrêt d'une voix ferme et convaincue, et de la même main qui avait signé la condamnation j'ai écrit au roi pour demander grâce. Cela vous étonne, n'est-ce pas? Cet homme avait découvert sa honte, il en a puni l'auteur en luttant bravement avec lui au risque de sa vie; voilà qui me prouve qu'il n'était pas né pour être un assassin.

CHRISTINE.

Mais l'autre crime? mais cet enfant frappé par lui?

LA REYNIE.

Voilà pourquoi je l'ai condamné, voilà pourquoi il devait l'être; mais quel supplice n'avait-il pas déjà subi!... Eh quoi! être forcé de renoncer à l'estime qu'on a vouée à la compagne de sa vie, voir sa tendresse flétrie par un passé honteux, voir grandir sous ses yeux un être qui frauduleusement s'introduit dans une famille à la place d'un enfant légitime, dont la présence à chaque instant du jour vous crie: «Ma mère vous a trompé!» Cette pensée fait bouillonner mon sang, elle égare ma raison, et moi, magistrat, dois-je vous l'avouer à ma honte? sans doute, je ne sais si à la place du coupable j'eusse pu résister à cette horrible tentation.

CHRISTINE.

Ah! monsieur, vous m'épouvantez! (*A part.*) Oui, c'est bien là l'homme qui est venu demander à la Voisin la terrible vérité, l'homme qui ne reculerait devant aucune vengeance si son honneur le lui commandait.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur René de Bussy, avocat au parlement de Bordeaux, demande à parler à monseigneur au nom de monsieur de Termes.

LA REYNIE.

De Termes, mon meilleur ami! Faites entrer. (*Le Domestique sort. A Christine.*) Monsieur de Termes est un riche gentilhomme que je n'ai pas vu depuis quinze ans, époque à laquelle il partit pour les colonies, dont il n'est de retour que depuis six mois.

CHRISTINE.

Je me retire, monsieur.

LA REYNIE.

Non, demeurez... ne soyez pas étrangère à une communication qui m'intéresse si vivement.

CHRISTINE, à part.

O mon Dieu! ne pouvant pleurer en liberté!

SCÈNE III.

LES MÊMES, RÉNÉ.

LA REYNIE.

Soyez le bien-venu chez moi, monsieur... tous ceux qui arrivent au nom de monsieur de Termes sont sûrs d'un bon accueil dans ma maison.

RÉNÉ.

Je vous remercie, monsieur, et j'aurais voulu me présenter devant vous dans une circonstance moins triste.

LA REYNIE.

Que voulez-vous dire?... mon ami?...

RÉNÉ.

Monsieur de Termes vient de mourir à Bordeaux.

LA REYNIE.

Lui! de Termes!

RÉNÉ.

Au moment où il se disposait à partir pour Paris.

LA REYNIE.

Mort!... quelle affreuse nouvelle vous m'apportez là, monsieur! (*A Christine.*) Madame, j'ai perdu un fidèle ami, et la noblesse française doit pleurer un brave représentant.

CHRISTINE, *détraite.*

Monsieur, je prends part... je vous le jure...

RÉNÉ.

Avant de mourir, monsieur de Termes, dont j'étais l'avocat et l'ami, a eu le temps de faire des dispositions; il vous a nommé tuteur de sa fille unique, et il m'a chargé de plus de vous remettre cette lettre et son testament que voici.

LA REYNIE.

Oh! donnez!

Il ouvre la lettre et la parcourt.

RÉNÉ.

Monsieur de Termes, avant de partir de l'Île-de-France, avait vendu tous ses biens; on venait de lui annoncer que sa fortune était réalisée, et qu'il en recevrait le prix par le premier vaisseau dont on attendait l'arrivée à Bordeaux d'un jour à l'autre, au moment de mon départ. C'est ce qui compose tout l'héritage de mademoiselle Louise de Termes; il s'élève à cinq cent mille livres.

CHRISTINE, *à part, sans écouter.*

O mon Dieu! la solitude!... accordez-moi la solitude!

LA REYNIE.

Oui, c'est en effet ce que m'écrit de Termes, en me faisant part d'autres dispositions relatives à l'avenir de la jeune Louise... Il me lègue sa fille et me prie de lui servir de père... Noble ami, il n'avait pas besoin de me tracer un devoir que j'eusse recherché de moi-même et que j'aurai tant de bonheur à remplir. Monsieur, je pars demain pour aller chercher à Bordeaux mademoiselle de Termes.

RÉNÉ.

Mais elle est ici depuis ce matin, monsieur.

LA REYNIE.

Ici, à Paris... et elle n'est pas descendue chez moi?

RÉNÉ.

Elle a craint qu'une arrivée aussi subite... sans avoir prévenu... J'étais chargé de vous voir d'abord...

LA REYNIE.

La fille de mon ami à Paris, dans une autre maison que la mienne!... Où est-elle? où est-elle?... Dites-le-moi, monsieur.

RÉNÉ.

Elle est descendue à l'auberge de Louis le Grand, en face les nouvelles Tuileries.

LA REYNIE.

J'y cours. (*A Christine.*) Madame, désormais nous avons une fille!

CHRISTINE, *sortant de sa rêverie et tressaillant.*

Une fille!... que dites-vous, monsieur?

LA REYNIE.

Je dis que l'enfant de monsieur de Termes est notre enfant! je dis qu'elle vous appellera sa mère!

CHRISTINE.

Moi, monsieur... m'entendre appeler ma mère par une autre que...

LA REYNIE.

Que voulez-vous dire, madame?

CHRISTINE, *à part.*

J'ai failli me trahir.

LA REYNIE.

Expliquez-vous!

CHRISTINE, *se remettant, et à mi-voix.*

Monsieur, ne pensez-vous pas que l'arrivée d'une étrangère pourrait jeter quelque discorde dans notre ménage si bien uni?... Oh! dispensez-moi, je vous prie, de ces devoirs, de cette responsabilité que mon caractère, que ma santé ne peuvent accepter... Je vous en conjure... (*A part.*) Voir ta place usurpée par une autre, ma fille!... Oh! sacrilège! sacrilège!

LA REYNIE.

Mais puisque le ciel nous a refusé un enfant, nous devons nous trouver heureux de recueillir ce legs d'un ami. Madame, je m'expliquerai plus tard, s'il le faut, mais sachez dès à présent que je devais tout à monsieur de Termes, et préparez-vous à recevoir la jeune Louise, sinon comme votre fille, au moins comme la mienne.

CHRISTINE, *à part.*

Oh! je ne pourrai jamais.

RÉNÉ, *à part.*

Pauvre Louise!... elle parait bien mal venue.

LA REYNIE.

Je cours la chercher... Je vous laisse, monsieur, je ne veux pas qu'un autre que moi l'introduise dans ma maison, qui désormais lui appartient comme à nous.

Il sort.

SCÈNE IV.

RÉNÉ, CHRISTINE.

CHRISTINE.

Enfin!... plus d'importuns!... je puis me retirer... je puis me livrer toute entière à ma douleur!

RÉNÉ, l'arrêtant.

Permettez, madame!

CHRISTINE, avec impatience.

Que voulez-vous, monsieur?

RÉNÉ.

Monsieur de Termes, avant de mourir, m'avait chargé particulièrement pour vous...

CHRISTINE.

Dans ce moment, monsieur, je n'ai pas le loisir de vous entendre. D'ailleurs, s'il s'agit de la jeune Louise, c'est monsieur de la Reynie et non moi que cela regarde.

RÉNÉ.

C'est pourtant à vous que je voulais m'adresser, madame... à vous dont la bonté est aussi connue que l'inflexible sévérité de monsieur de la Reynie. Je dois vous l'avouer, il ne s'agit pas seulement ici de mademoiselle de Termes, il s'agit d'un infortuné qui l'aime et qui espérait être compris par le cœur d'une femme dans toutes ses douleurs comme dans sa dernière espérance.

CHRISTINE.

Mais, monsieur, dans ce moment... si vous savez...

RÉNÉ.

Oh! daignez m'écouter, madame; jamais je n'ai osé faire un aveu, ni à elle ni à son père! Elle est riche et je suis pauvre, quoique d'une honorable maison; mon père est mort juge au parlement de Bordeaux, sans me laisser d'autre fortune que le titre d'avocat. J'ai craint qu'on n'interprêtât mal un amour qui est aussi pur que profond. Mais pendant mon absence un gentilhomme avait capté la confiance de monsieur de Termes et obtenu de ce vicillard défailant la promesse d'un bonheur dont je ne crois pas le nouveau venu très-digne; et si vous vouliez, madame, je ne perdrais pas tout à fait des espérances qui peut-être, en se réalisant, devront empêcher le malheur de votre pupille.

CHRISTINE, avec égarement.

Mais ni le bonheur ni le malheur de mademoiselle de Termes ne me regardent moi, je vous le répète. Quant à vous, monsieur, je compatis à vos souffrances, mais je ne puis rien pour les soulager... et d'ailleurs, est-ce là un malheur que le vôtre? Vous aimez mademoiselle de Termes et elle est promise à un autre; vous retrouverez facilement une autre épouse... Ah! si vous aviez attaché votre existence à une affection qu'on ne retrouve pas deux fois... à un enfant, par exemple! si vous l'aviez attendu de longues années; si en lui étaient vos seules espérances de bonheur sur

cette terre... et que cet enfant vint à vous manquer pour jamais! oh! oui! ce serait là une véritable infortune! (*Vivement.*) Alors vous auriez droit de vous plaindre, de maudire le ciel et les hommes! (*A part.*) O mon Dieu! je m'égare!... pitié, mon Dieu!... si vous ne veillez sur moi, je me trahirai, cela est certain... je me perdrai! je me perdrai!

RÉNÉ, à part.

Cette douleur, cet égarement... c'est étrange! (*Haut.*) Puisque je dois désespérer, madame, de vous intéresser à mon sort, ou même à celui de mademoiselle de Termes, je me bornerai à remplir auprès de vous la mission dont son père m'avait chargé en mourant.

CHRISTINE.

Mais il ne me connaissait pas.

RÉNÉ.

Je le sais, madame; cependant il fondait encore de plus grandes espérances sur vous que sur monsieur de la Reynie, et il a employé ses derniers moments à vous écrire, pour vous recommander sans doute le bonheur de sa fille. Après avoir fermé la lettre, ses forces l'ont abandonné; il m'a prié d'y mettre l'adresse, et d'une voix expirante m'a enjoint de ne la remettre qu'à vous seule... La voilà!

CHRISTINE.

En ce moment je ne saurais, monsieur... La donner à mon mari, n'est-ce pas la même chose?

RÉNÉ.

Non, madame; cette lettre est particulière.

CHRISTINE, avec impatience.

Eh bien, donnez donc. (*A part.*) Que me fait cette lettre? mes yeux se troublent... je n'y vois plus... je ne puis plus contenir mes larmes... Ah! sortons! (*Apercevant Lesage qui entre.*) Ah! le greffier de monsieur de la Reynie... Tenez, veuillez rendre cette lettre à monsieur de la Reynie; elle m'est adressée, mais elle le concerne plus que moi.

LESAGE.

Il suffit, madame.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur m'envoie prendre les ordres de madame pour l'appartement qu'elle destine à mademoiselle de Termes.

CHRISTINE, avec violence.

Toujours, toujours elle!... Mais que m'importe mademoiselle de Termes?... Arrangez pour elle l'appartement que vous voudrez et laissez-moi pleurer! et laissez-moi mourir! Adieu, monsieur; adieu!

Elle sort précipitamment.

SCÈNE V.

RÉNÉ, LESAGE.

RÉNÉ, à part.

Plus d'espoir de ce côté!... Allons, il faut encore vaincre ma répugnance et m'adresser à monsieur de la Reynie.

Il sort.

LESAGE, *seul.*

On dirait qu'il se passe ici quelque chose d'extraordinaire. D'abord, monsieur de la Reynie, si exact aux heures du travail, qui est sorti ce matin. Depuis que j'ai affaire aux tribunaux comme employé, je n'ai pas encore rencontré un pareil patron. Il a de la conscience pour tous ses subordonnés, lorsque tant d'autres en ont à peine pour eux-mêmes... c'est fort gênant... Au parlement de Rennes, par exemple, j'avais quelques petits profits; tout en faisant le bien, on pouvait, quand l'innocent était riche, faire retarder le jugement, simuler une maladie, favoriser une évacuation... Mais depuis que la protection de madame de Montespan, au profit de laquelle j'ai levé autrefois deux ou trois obstacles, m'a fait nommer greffier de la chambre ardente, ici, je me demande s'il ne vaut pas mieux être poursuivi qu'employé par ce rigide magistrat. Heureusement que ce que je perds d'un côté, je puis le retrouver de l'autre... Madame de la Reynie a des secrets; et les secrets des maîtres, ce sont les revenus des inférieurs... Oui, je l'ai fait suivre cette nuit, et on l'a vue entrer... Cela peut me servir en temps et lieu... jusque-là... songeons toujours que je suis incorruptible et irréprochable, et que par ma dévotion j'ai dupé le lieutenant de police lui-même! On devrait prendre ces qualités-là avec la perruque... Oh! si le métier d'honnête homme rapportait davantage, ça ne me déplairait pas; mais quand on a d'autres habitudes... c'est le diable!

SCÈNE VI.

LOUISE, MARGUERITE, LESAGE.

MARGUERITE.

Par ici, mademoiselle, il y a quelqu'un.

LE SAGE.

Que demandent ces dames?

MARGUERITE.

C'est mademoiselle de Termes que monsieur de la Reynie est venu chercher et qui arrive dans son carrosse. Une formalité pressée a empêché monsieur de la Reynie de l'accompagner lui-même; mais la maîtresse de la maison doit être prévenue.

LESAGE.

En effet, on attend mademoiselle. En ce moment les domestiques sont occupés à préparer son appartement; voilà pourquoi elle n'a trouvé personne pour l'annoncer sans doute; et je vais prévenir moi-même madame de la Reynie. (*A part.*) Celle-là aura peut-être aussi des secrets... à cet âge, et aussi jolie, cela ne peut pas tarder...

Il sort.

LOUISE.

Nous avons eu tort, ma bonne Marguerite, de venir sans monsieur de la Reynie.

MARGUERITE.

Puisqu'il était obligé d'aller lui-même faire au

greffe le dépôt du testament de votre père. D'ailleurs, vous n'avez pas à vous plaindre de la réception de monsieur de la Reynie; celle de sa femme vaudra mieux encore... On la dit si bonne!

LOUISE.

C'est égal, ma pauvre Marguerite, je crains toujours!

MARGUERITE.

Voulez-vous que je vous dise ce qui vous tourmente? C'est plutôt la pensée de celui que vous allez épouser; car je crois que la volonté de votre père était d'accord avec votre inclination.

LOUISE, *à part.*

Elle aussi!... elle croit que je l'aime!... O mon père! cette pensée me fait du bien, que l'on m'ait crue soumise à tes volontés!... Mais cependant je puis espérer en ce jour... Ah! voici sans doute madame de la Reynie!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHRISTINE.

CHRISTINE, *à part.*

C'est elle!... Allons, il faut accomplir ma pénible mission! monsieur de la Reynie l'ordonne.

LOUISE.

Monsieur de la Reynie n'a pu nous accompagner jusqu'ici, mais l'eût-il fait, madame, qu'avant d'accepter chez vous l'asile qu'il m'a offert, j'aurais réclamé avec instance la faveur de vous voir, pour m'assurer que ce n'est pas contre votre gré que j'entre dans votre maison.

CHRISTINE, *sans la regarder.*

Je me rends toujours, mademoiselle, aux vœux de mon mari.

LOUISE.

Mais ce n'est pas tout, madame; et monsieur de la Reynie m'a fait espérer que vous-même voudriez bien devenir pour moi une tutrice.

CHRISTINE, *à part.*

Ah! je vous remercie, mon Dieu!... Elle du moins n'a pas prononcé le nom de mère!

LOUISE, *bas, à Marguerite.*

Elle ne répond rien!

MARGUERITE.

Ne craignez pas, parlez-lui toujours, elle est émue!

LOUISE.

Oh! je me sens si disposée à vous aimer, madame! et si vous saviez combien j'ai besoin d'un cœur qui comprenne le mien, d'un guide, d'une protectrice!... Le sort m'a bien cruellement éprouvée, madame! Je n'ai jamais embrassé ma mère!... elle était morte avant que j'eusse atteint cet âge où l'on connaît et l'on aime!... Séparée de mon père pendant de longues années, je n'avais eu qu'une seule amie, une jeune fille plus âgée que moi, bonne et douce comme on dit qu'on vous l'êtes, madame; mais elle est morte victime d'un infâme séducteur, resté impuni et inconnu.

Je venais alors seulement de retrouver mon père, mon pauvre père, que j'apprenais à peine à chérir, et qui m'est enlevé quand seul il me restait; oui, il y a six mois je l'avais vu pour la première fois, à son retour en France, où il m'avait laissé depuis quinze ans dans un couvent... Un couvent, c'est bien triste, madame, quand on n'a point de parents qui viennent quelquefois vous faire entrevoir le bonheur et la liberté à travers les grilles du parloir!... Longtemps je me suis crue orpheline!... Hélas! je croyais l'être encore il y a une heure; mais monsieur de la Reynie est venu m'offrir une nouvelle hospitalité, et l'orpheline n'est plus seule sur la terre: elle a retrouvé sa famille!

CHRISTINE, toujours distraite.

Monsieur de la Reynie était le meilleur ami de votre père, m'a-t-il dit, et à ce titre vous serez traitée ici comme vous devez l'être. (*A part.*) Si ma fille vivait, elle serait à peu près de cet âge!

LOUISE.

Je choisirai mieux mon temps, madame, pour vous demander vos conseils et vous confier mes chagrins, car il en est d'autres que je ne vous ai pas dits encore! Mais je comprends que je suis importune... je me retire, madame, et pourtant j'ai encore une prière à vous faire... permettez-moi de vous embrasser.

CHRISTINE, à part.

Il le faut! allons! cette dernière contrainte... (*Elle embrasse Louise froidement; puis au moment où elle se dégage de ses bras, elle voit le collier que Louise porte au cou.*) Grand Dieu!... Oh! je m'abuse! c'est impossible!

LOUISE.

Madame, qu'avez-vous?

CHRISTINE.

Oh! rien! Il m'avait semblé... Ce collier que vous portez...

LOUISE.

Il me vient de ma mère!

CHRISTINE.

De votre mère?... c'est elle qui vous l'a donné?

LOUISE.

Hélas! madame, je vous l'ai déjà dit, je ne l'ai jamais connue!... C'est mon père qui, à son lit de mort, mit ce collier sur mon sein, en me disant que c'était tout ce qui restait de ma mère, et me faisant jurer de ne le quitter jamais.

CHRISTINE, prenant le collier.

Oh! que que dites-vous? (*A part.*) Ce collier, c'est le mien! celui que je portais... Mais alors ce serait... Non, non, la Voisin m'a dit que ma fille était morte! et puis ce nom de M. de Termes... il se nommait, lui, comte Danglar... Mais ce collier... de sa mère, dit-elle...

LOUISE.

Oui, de ma mère!

CHRISTINE.

De votre mère!... Oh! mes idées se croisent,

se heurtent, se détruisent. (*A part avec un cri.*) Ah! j'y pense maintenant, cette lettre... cette lettre que M. de Termes avait recommandé de ne remettre qu'à moi seule... cette lettre explique le mystère peut-être, et j'ai refusé de la recevoir, de la lire, et je l'ai envoyée à mon mari!... Mon mari!

LOUISE, à part.

Que se passe-t-il?

CHRISTINE, à part.

Ah! courons!... courons!... Cette lettre... quelle qu'elle soit, il faut l'avoir à tout prix!... (*Elle court à la porte, M. de la Reynie entre.*) Ciel! mon mari!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA REYNIE, RÉNÉ.

LA REYNIE.

Je le regrette franchement, monsieur de Bussy, mais mon ami, M. de Termes, a tracé dans son testament ses dernières volontés pour le mariage de sa fille, et je ne puis que les exécuter. La dernière volonté d'un mourant, c'est une loi toute-puissante, car la seule main qui aurait droit de la révoquer ne le peut pas.

RÉNÉ, à part.

Mon dernier espoir est éteint.

LA REYNIE.

Eh bien, madame, vous avez vu notre chère enfant... et vous, Louise, vous voilà chez vous?

Il s'approche de Louise.

CHRISTINE, à part.

Il ne sait rien sans doute! (*Bas, à René.*) O monsieur! monsieur! cette lettre de M. de Termes, que vous ne deviez rendre qu'à moi seule...

RÉNÉ, de même.

Vous l'avez confiée vous-même au greffier de M. de la Reynie pour qu'il la lui donnât.

CHRISTINE, de même.

Et savez-vous s'il la lui a remise?

RÉNÉ, de même.

J'ignore, madame, ce qu'elle est devenue.

CHRISTINE, de même.

Oh! s'il la voit, je suis perdue!

RÉNÉ, de même.

Perdue!

CHRISTINE, de même.

Et elle aussi, peut-être!

RÉNÉ, de même.

Elle!

CHRISTINE, à part.

Mais mon mari ne sait rien encore... Oh! comment empêcher la lettre d'arriver jusqu'à lui?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LESAGE.

LESAGE.

Excusez-moi, monseigneur, si je prends la liberté de vous interrompre; mais voici plusieurs arrêtés qui réclament votre signature.

C'est bien !

LA REYNIÉ.

LESAGE.
Ah ! j'oubliais... voici une lettre adressée à M^{me} de la Reynie, et qu'elle m'a prié de vous remettre personnellement.

LA REYNIÉ.

Oui, c'est notre habitude; nous n'avons pas de secrets l'un pour l'autre.

Il prend la lettre.

CHRISTINE, à part.

Je me meurs.

RÉNÉ, s'élançant au moment où la Reynie va décrocher la lettre, et parlant bas.

Arrêtez, monsieur, arrêtez ! cette lettre...

LA REYNIÉ.

Eh bien ?

RÉNÉ, de même.

Elle est de moi, monsieur; voyez, l'adresse est de mon écriture... vous l'avez vue sur les papiers de la succession... J'avais eu la hardiesse, peut-être indiscret, d'écrire à madame de la Reynie pour la prier de s'intéresser à mon amour pour mademoiselle de Termes.

CHRISTINE, à part.

Que dit-il ?

RÉNÉ, de même.

Mais, d'après la conversation que nous venons d'avoir ensemble, cette lettre est inutile maintenant. Veuillez permettre que cet amour malheureux n'ait pas d'autre confident, puisqu'il ne peut plus avoir d'appui, et épargnez-moi du moins une dernière humiliation.

LA REYNIÉ, après un silence.

Puisqu'il en est ainsi, reprenez votre lettre, monsieur.

Il la rend.

CHRISTINE, à part.

Je respire !

LA REYNIÉ, à Louise.

Permettez, mademoiselle, que je vous conduise à votre nouvel appartement; quand vous serez reposée des fatigues du voyage, vous viendrez rejoindre madame de la Reynie. (A Lesage.) Allez m'attendre dans mon cabinet.

LESAGE, à part, en sortant.

Il y a quelque chose... Si j'avais su, je n'aurais pas remis la lettre franche de port.

Il sort. La Reynie donne la main à Louise et sort avec elle et Marguerite. René, resté avec Christine, s'approche d'elle et lui remet la lettre sans rien dire.

CHRISTINE.

Oh ! merci, merci, monsieur !

Réné s'incline et sort.

SCÈNE X.

CHRISTINE, seule.

Oh ! que j'ai souffert, mon Dieu ! Mais enfin là voilà cette lettre qui doit me donner tant de bon-

heur ou me faire tant de mal peut-être. Oh ! je tremble maintenant. (Elle ouvre la lettre.) Cette écriture... oui, c'est bien la sienne. Oh ! lisons, lisons vite. (Elle lit.) « Christine, pardonnerez-vous à celui qui vous trompa, qui, sous le faux nom du comte Danglar, osa devoir un bonheur coupable aux plus lâches moyens, qui osa vous arracher votre enfant, répandre le bruit de sa mort pour vous empêcher de faire parler ses droits contre son père ? Ce n'est pas là mon seul crime !... Cet enfant, que je n'avais pu me résoudre à vous abandonner, je voulus m'en séparer pour qu'il ne fût pas un obstacle à mes projets. Je mis l'Océan entre moi et ma fille !... mais les remords de mon cœur vous vengèrent bien toutes deux ! Je n'avais plus un moment de repos, et mon sommeil retraçait encore à ma pensée vos douleurs vengeresses ! Après quinze ans de tourments, où je n'eus pas même le courage de former une autre union, je sentis qu'il n'y avait plus de bonheur pour moi que là où me rappelait ma conscience. Je revins en France pour retrouver ma fille, pour vous offrir ma main en expiation de mes torts ; j'appris que vous étiez la femme de M. de la Reynie, mon meilleur ami. Dieu, qui n'a pas voulu que je parasse moi-même ma faute, m'inspira à mes derniers moments la pensée de vous léguer ma Louise et de rendre ainsi la fille à sa mère !... A. vous de vous charger de son bonheur, à vous d'accomplir le mariage que je rêvais pour elle ! Adieu ; les forces m'abandonnent ! CHARLES DE TERMES. » Elle vit encore ! la Voisin m'avait trompée ! il est donc vrai, Louise est ma fille !... ma fille que j'ai tant pleurée !... Oh ! mais c'est à devenir folle ! Oh ! plus de tourments, plus d'inquiétudes ! je vais être heureuse pour toujours... Oh ! comme je vais réparer le temps perdu à ne pas la voir ! à ne pas l'aimer !... comme ma tendresse va lui demander grâce pour mon aveuglement, pour ma dureté !... Oh ! mais il ne faut pas qu'elle sache !... gardons toute ma joie, là ! là !... que nul ne puisse l'y deviner !... O mon Dieu ! je te remercie, toi qui ne m'as si longtemps privée de sa présence que pour qu'elle fût un plus grand bonheur ! Oh ! je bénis la vie ! le ciel est plus lumineux à mes yeux, l'univers plus beau ! J'ai retrouvé ma fille !... (Apercevant Louise.) C'est elle ! Oh ! comme elle est belle ma fille !...

SCÈNE XI.

CHRISTINE, LOUISE, puis LA REYNIÉ.

LOUISE.

Madame...

CHRISTINE.

Madame ! madame, dis-tu ? mais appelle-moi ta mère ! viens, n'es-tu pas ma fille ? (Mouvement de Louise.) Monsieur de la Reynie ne l'a-t-il pas ordonné ainsi ? et il ne l'aurait pas ordonné, que

m'importe! Si tu savais... (*La Reynie paraît. A part.*) Ciel! mon mari!

LA REYNIE.

Madame, monsieur de Termes n'a pas voulu que son deuil retardât le mariage de sa fille; il se fera donc à la campagne, sans bruit et sans éclat. Vous allez partir pour la Reynie, afin de tout préparer à l'avance; pendant ce temps, Louise et moi resterons à Paris, pour recevoir monsieur de Beauvillars et faire les dispositions nécessaires.

LOUISE.

Quoi! mon père...

LA REYNIE.

A ordonné, en mourant, votre union avec celui qu'il avait déjà choisi; je viens d'écrire à l'instant à ce gentilhomme.

LOUISE, *à part.*

Mon père... mon bon père l'avait ordonné, je

dois me soumettre! (*Haut.*) Je suis prête à vous suivre, monsieur.

LA REYNIE, *à Christine.*

Et vous, madame, y consentez-vous?

CHRISTINE.

Si j'y consens!... Ah! tout ce qu'on voudra, mon Dieu! pouvu qu'elle soit heureuse! Monsieur, je pars à l'instant pour notre terre... je vais tout préparer pour recevoir dignement notre fille! Louise, à bientôt, n'est-ce pas?

LA REYNIE.

Dans trois jours!

CHRISTINE, *tendant les bras à Louise.*

Louise!

LOUISE, *l'embrassant.*

Ma mère!

La Reynie témoigne sa joie.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le parc du château de la Reynie; à gauche, un pavillon.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINE, LOUISE.

CHRISTINE.

Enfin après huit jours d'une longue absence, je vous revois, ma chère Louise... Oh! que le temps m'a paru long!... Je vous désirais, je vous attendais, je vous rêvais à chaque instant; toutes mes pensées étaient tournées vers vous!... Et vous, Louise, avez-vous quelquefois pensé à moi?

LOUISE.

Oh! bien souvent, madame.

CHRISTINE.

Madame!... Encore!... encore ce nom que vous m'aviez promis de ne plus me donner... Oh! je le vois, vous m'en voulez de notre première entrevue, de ma réception glaciale!... C'est que quand vous êtes arrivée, j'étais souffrante, contrariée... que sais-je?... C'est égal, j'ai eu tort... si seulement je vous avais regardée, je vous aurais aimée tout de suite; je ne l'ai pas fait, pardonnez-moi!

LOUISE.

Vous pardonner!... à vous qui m'accueillez avec tant de bonté!... Ah! mon père me l'avait bien dit que vous étiez la meilleure des femmes!

CHRISTINE.

Votre père!... Il vous a donc parlé de moi?

LOUISE.

Oh! souvent depuis son retour; car prévoyant sa mort, il m'avait communiqué son dessein de me confier à vos soins. « Je mourrai tranquille, me disait-il, si je te sais dans les bras de madame de la Reynie; si elle se charge de l'accomplissement du bonheur que je rêve pour toi. »

CHRISTINE.

Il vous disait tout cela?

LOUISE.

Et il m'ordonnait, si vous y consentiez, de vous appeler de ce nom de mère que je n'ai pu donner à personne, vous le savez... Il m'ordonnait de vous aimer comme si je vous devais la vie... et dès que je vous ai vue, madame, j'ai senti que je n'avais pas besoin d'un ordre pour accomplir son vœu.

CHRISTINE.

Chère enfant!... Oui, j'ai un enfant maintenant... C'est que si vous saviez, depuis long-temps j'ai renoncé à ce bonheur... Nous ne nous quittons plus, n'est-ce pas?... Nous vivrons toujours ensemble, l'une près de l'autre... ce mariage ne saurait nous séparer... et pourtant les maris empiètent quelquefois sur la part d'affection que les filles gardent aux mères... Mais vous m'aimez toujours, n'est-ce pas?

LOUISE.

Oh! toujours!

CHRISTINE.

Et votre fiancé, vous ne m'en parlez pas... Il est vrai que je ne vous en ai pas parlé non plus; j'ai été égoïste, j'ai commencé par moi... Mais maintenant, dites-moi, vous plaît-il? êtes-vous sûre qu'il vous rendra heureuse?

LOUISE.

Je ne puis qu'être heureuse sans doute avec l'époux qui m'est donné par mon père et votre mari, Monsieur de Beauvillars s'est attaché monsieur de Larcynie par son esprit et ses manières.

CHRISTINE.

Comme vous m'en parlez froidement!... Ce mariage vous déplairait-il?

LOUISE.

Je n'ai qu'une chose à vous répondre... Mon père, à son lit de mort, me fit venir et me dit : « Louise, je crois avoir trouvé dans monsieur de Beauvillars le seul homme dont les qualités me répondent de ton avenir... je mourrai tranquille si tu me promets de l'épouser... » Je le jurai ! Et maintenant, vous le comprenez, rien au monde ne peut me dégager de mon serment, que je tiendrai avec joie, car il y va de plus que mon bonheur, il y va du repos de ma conscience !

CHRISTINE.

Oh ! je n'en doute plus, l'accomplissement de ce serment doit vous rendre heureuse !... D'ailleurs, il doit vous adorer, monsieur de Beauvillars... Qui est-ce qui ne vous aimerait pas, vous ? Du reste, je le verrai, car je ne le connais pas encore... Je serai toujours là, moi, et une mère sait toujours faire entendre sa voix pour le bonheur de sa fille... Mais l'heure s'avance, et je m'oublie auprès de vous... Monsieur de Beauvillars et monsieur de la Reynie, que vous avez devancés, ne vont pas tarder à arriver avec les invités... Je vous quitte. (*A part.*) Surtout cachez-moi mon secret, il pourrait la perdre... Oh ! n'importe, je suis bien heureuse !

SCÈNE II.

LOUISE seule ; puis RÉNÉ.

LOUISE.

Oh ! que son affection me console, car j'en ai besoin, mon Dieu !... Maintenant que je suis seule, je puis pleurer... nul ne verra tout ce que me coûtera mon obéissance à mon père... nul ne saura, lorsque je vais devenir l'épouse de monsieur de Beauvillars, qu'il en est un autre à qui tout mon cœur appartient... On vient ! Ciel ! c'est René !

RÉNÉ.

Pardonnez-moi, madame, de vous importuner aujourd'hui de ma présence.

LOUISE.

Monsieur René !... Mais vous étiez l'ami de mon père, et les amis de mon père doivent être bien venus le jour où ses intentions s'accomplissent.

RÉNÉ.

Ses intentions et vos vœux sans doute ! (*Mouvement de Louise.*) Nul plus que moi ne désire que vous soyez heureuse avec monsieur de Beauvillars... Je venais seulement vous prier de me pardonner si je ne puis être en ce jour témoin de votre bonheur... je repars à l'instant.

LOUISE.

Vous nous quittez déjà !

RÉNÉ, vivement.

Vous vous en étonnez... (*Après un silence.*) Au reste, un devoir impérieux m'y oblige. Vous vous rappelez cette malheureuse Héloïse de Langey ?

LOUISE.

Ma meilleure, ma seule amie !

RÉNÉ.

Une déposition, un signalement qui viennent d'être envoyés par un voyageur actuellement éloigné de la France, jettent un jour nouveau sur toute cette affaire... C'est à moi que la famille de l'infortunée a confié le soin d'une vengeance que rien n'avait pu guider jusqu'à présent... et j'espère bientôt arriver à découvrir le coupable... Tout cède devant les obligations que m'impose ce devoir... Il faut donc que je m'éloigne... D'ailleurs, s'il faut vous le dire, ma place n'est point ici.

Il s'incline.

LOUISE.

Vous partez !... Oh ! non, non, c'est impossible !... Monsieur René, demeurez encore, de grâce... Ah ! il n'y a que vous qui puissiez me comprendre !

RÉNÉ, vivement.

Mais c'est vous qui ne me comprenez pas, vous qui voulez que j'assiste immobile et dévoré de jalousie au bonheur de mon rival, vous qui exigez ma présence à cette fête comme un triomphe de plus pour lui... comme un supplice de plus pour moi.

LOUISE.

Monsieur !

RÉNÉ.

Encore si je pouvais penser qu'il vous rendit heureuse... mais un pressentiment invincible m'avertit que ce chevalier Raoul de Beauvillars, que je ne connais pas, qui s'est introduit dans la maison de votre père pendant mon absence, n'a vu en vous que votre dot, n'a cherché honteusement dans votre union qu'un moyen de fortune.

LOUISE, avec un violent effort.

Arrêtez ! arrêtez, monsieur René... L'homme que mon père a choisi ne peut être indigne de moi... je dois être heureuse avec lui, je le serai sans doute, monsieur René... Toute mon estime, tout mon intérêt vous sont pour toujours acquis. Mais vous avez raison, il vaut mieux que vous vous éloigniez... Adieu, monsieur René, je ne vous retiens plus.

Elle sort. Un Domestique traverse le théâtre et entre dans le pavillon.

SCÈNE III.

RÉNÉ, puis RAOUL.

RÉNÉ.

Allons ! elle aime sans doute son fiancé... Que du moins, mon Dieu ! il ne soit point indigne de cette noble jeune fille !

Raoul paraît et va droit au pavillon.

LE DOMESTIQUE, sortant du pavillon.

Madame de la Reynie m'a chargé d'exprimer ses regrets à monsieur le chevalier Raoul de Beauvillars.

RÉNÉ, à part.

Raoul de Beauvillars !

LE DOMESTIQUE.

En ce moment elle est à sa toilette et ne peut recevoir personne.

Il sort.

RAOUL, à part.

C'est fâcheux, j'aurais voulu la voir, la préparer d'avance... je crains que l'étourdissement où la jettera l'aspect soudain de... ma bonne mine, ne lui fasse commettre quelque indiscretion irréparable... Au reste, j'ai sur moi de quoi lui fermer la bouche.

RÉNÉ, considérant Raoul.

Mais ces traits!... si mes souvenirs sont fidèles... Oh! c'est impossible!

RAOUL, à part.

Quel est ce jeune homme?

RÉNÉ, à part.

Il me semble pourtant que jamais signalement ne fut plus exact, et si je pouvais comparer...

RAOUL, à part.

Mais qu'a-t-il donc à me regarder ainsi?... Serait-ce un agent habituel de monsieur de la Reynie?... Ne nous laissons pas intimider. (*Haut.*) Monsieur vient sans doute au château pour la noce?

RÉNÉ.

J'étais l'avocat, l'ami de monsieur de Termes, monsieur, et de tout temps j'ai défendu ses intérêts, ceux de sa famille, ceux de son enfant.

RAOUL.

Ah! oui, l'avocat de monsieur de Termes! Ah! je me rappelle, monsieur de Bussy; j'ai beaucoup entendu parler de vous. (*A part.*) Un rival malheureux... il faut tâcher de le garder, cela orne une noce... cela décore à merveille! (*Haut.*) Vous nous restez sans doute?

RÉNÉ.

Non, monsieur, une affaire me rappelle à Paris.

RAOUL.

Ah! désolé!

RÉNÉ.

Une affaire grave, et deux mots suffiront pour vous en convaincre : c'est une poursuite que je suis chargé de diriger pour une famille frappée d'un deuil bien cruel, la famille de Langey.

RAOUL.

De Langey!

RÉNÉ, à part.

Il s'est troublé!

RAOUL, à part.

Remettons-nous!

RÉNÉ.

Je suis persuadé que le récit vous en intéressera... Une malheureuse jeune fille de ce nom fut rappelée de Bordeaux à Paris par sa famille, qui avait décidé pour elle un riche mariage. Elle n'était accompagnée que d'une vieille gouvernante. Leur chaise de poste versa sur la route à quelques lieues de Paris. Mademoiselle de Langey fut légèrement blessée, la vieille domestique

* Raoul, René.

le fut grièvement. Dans l'hôtellerie où on les transporta, un inconnu, qui avait déguisé son nom, on le pense du moins, prodigua les soins les plus pressés à la jeune fille ainsi qu'à sa compagne, qui succomba bientôt. La jeune Héloïse, qui ne connaissait pas les pièges du monde, s'attacha follement à ce misérable, qui abusa lâchement de sa jeunesse et de sa candeur... Qu'en dites-vous, monsieur?

RAOUL.

De l'histoire? très-intéressante, sur ma parole. (*A part.*) Où veut-il en venir?

RÉNÉ.

Vous trouvez... Héloïse, ne pensant plus qu'à cet homme, tenta pour lui, de se refuser à l'illustre union qu'on lui offrait. Ses parents furent inexorables, et ne voulurent même pas s'informer des causes de sa résistance. Mademoiselle de Langey tomba dans le désespoir, et un soir qu'on l'avait entraînée de force dans une des fêtes du carnaval, parée d'un riche costume où étincelaient tous ses diamants, elle disparut subitement. Bientôt elle fut retrouvée seule sur une route des alentours de Paris, dans un état affreux de démence; mais elle n'avait plus ses diamants. L'infâme en voulait moins encore à son honneur qu'à ses richesses; pour lui le rapt et la séduction n'étaient que le droit d'arriver au vol. Deux jours après, l'infortunée expira sans avoir pu nommer son assassin, et après avoir dit dans son délire qu'elle lui avait écrit pour lui reprocher son crime... Cette lettre s'est, dit-on, égarée... Qu'en dites-vous encore, monsieur?

RAOUL.

Moi, monsieur... je suis profondément ému; vous ferez certainement pleurer les juges en plaidant cette cause. Mais, est-ce que le coupable est découvert?

RÉNÉ.

Pas encore... mais bientôt, j'espère, le crime sera expié; car je crois posséder des preuves.

RAOUL.

Comment! le séducteur en avait laissé contre lui? c'était un grand maladroît. Serait-ce, par hasard, la lettre écrite par l'infortunée qui, disiez-vous, s'est égarée?

RÉNÉ.

Nous n'avons pas été assez heureux pour la découvrir; sans cela la preuve eût été plus que suffisante.

RAOUL.

Jé le pense comme vous. (*A part.*) Je respire. Catherine ne m'a point trahi; elle seule peut me perdre.

RÉNÉ, à part.

Ce calme, ce sang-froid... me serais-je trompé?... Je ne puis hasarder légèrement près de monsieur de la Reynie une semblable accusation contre l'époux de mademoiselle de Termes. Mais courons à Paris... revoyons ce signalement, cette déclaration; j'ai le temps de revenir avant la cérémonie.

RAOUL.

Ainsi, monsieur, nous serons privés aujourd'hui de l'avantage de votre présence ?

RÉNÉ.

Excusez-moi, monsieur ; je voulais demeurer à Paris ; mais, toute réflexion faite, votre gracieux accueil me décide, et je reviendrai sans doute dans deux heures.

RAOUL.

En vérité, je suis bien reconnaissant pour ma part.

RÉNÉ.

Vous en avez le droit ; car si je reviens au château de la Reynie, c'est pour vous, pour vous seul... je l'espère.

RAOUL.

Trop aimable... Au revoir, monsieur.

RÉNÉ.

Au revoir, monsieur.

SCÈNE IV.

RAOUL, *seul*, puis, LESAGE.

RAOUL.

Que veut dire ce jeune homme avec cette histoire de mademoiselle de Langey, qu'il est venu me conter tout exprès... avec cette physionomie deminaçante?... Ah ! bavardage de jeune avocat ; c'est peut-être sa première cause, et il en parle à tout le monde. Mais ces preuves... il ne saurait en avoir. La gouvernante était morte avant Héloïse ; l'hôtelier gagné par moi... la lettre est toujours entre les mains de la Voisin, et elle me la vend un assez haut prix pour ne pas la laisser à d'autres. Personne ne la lui payera autant que moi... Deux cent cinquante mille livres et mon nom.

LESAGE.

Voilà sans doute le prétendu.

RAOUL.

Oh ! oui, je serai forcé d'en passer par là, car la douce veuve me tient par un fil auquel d'un moment à l'autre elle pourrait me suspendre.

SCÈNE V.

LESAGE, RAOUL.

LESAGE.

Monsieur, je ne précède tout le monde que de quelques instants, et j'apporte les papiers nécessaires. (*Regardant Raoul.*) Ah !

RAOUL.

Qu'avez-vous donc ?

LESAGE, *se couvrant la figure avec son mouchoir.*

Un violent rhume de cerveau ! (*A part.*) Pourvu qu'il ne me reconnaisse pas... si c'est lui.

RAOUL.

Il m'évite... j'ai rencontré déjà cette frayeur-là

quelque part... Pardon, monsieur, vous me disiez...

LESAGE, *sans se retourner.*

Oui, monsieur. (*A part.*) C'est bien lui.

RAOUL.

Monsieur, quand je parle aux gens, j'aime à les voir en face.

LESAGE.

Excusez-moi... un torticolis...

RAOUL, *le faisant retourner.*

Allons donc ! allons donc ! l'Éveillé !... je le disais bien...

LESAGE.

Silence ! silence !

RAOUL.

Comment ! toi ici, dans cette maison ?

LESAGE.

Vous y êtes bien !

RAOUL.

C'est juste ; mais plus habile que moi, tu es maintenant dans le légal. Je parlais de toi ce matin encore à quelqu'un qui ne te connaît pas, mais qui est digne de te connaître, et je lui disais : Si l'adroite l'Éveillé n'est pas pendu...

LESAGE.

Silence donc !... si l'on nous écoutait !... Oui, il est vrai, je pleure mes erreurs, je me repens de mes péchés.

RAOUL.

Je le crois bien... il n'y en a pas qui puissent te rapporter les profits de ta place de greffier... Ah ça... voyons, quitte donc ton air contrit, qui ne te va pas du tout, et traite moi en ami ou en ennemi, à ton choix.

LESAGE.

Eh bien, soit, en ami. Il paraît que toi, tu es toujours dans le sentier de la damnation... Et cependant tu as si bien mené ta barque, que tu as su conserver ton noble pavillon. Tu passes tout au plus pour un libertin et un mauvais sujet !... Hypocrite !

RAOUL.

Chacun son jeu : j'empaume des héritières, et je ne demande pas mieux qu'une conversion de cinq cent mille livres.

LESAGE.

Cinq cent mille livres !

RAOUL.

Oui, c'est à ce chiffre que s'élève la fortune de mademoiselle de Termes.

LESAGE.

Tu veux dire s'élevait, car la jeune Louise est ruinée.

RAOUL.

Ruinée !

LESAGE.

Le vaisseau qui rapportait des colonies la fortune de monsieur de Termes a péri corps et biens ; monsieur de la Reynie vient d'en recevoir la nouvelle.

RAOUL.

Que me dis-tu là ?

LESAGE.

La vérité, quoique ce ne soit pas mon état.

RAOUL.

Quoi ! l'Océan a pris ces cinq cent mille livres ?

LESAGE.

Tout entières.

RAOUL.

Allons, décidément il n'y a pas moyen d'exercer avec une pareille concurrence ; il faudrait donc épouser Louise par amour seulement.

LESAGE.

Je croyais que tu étais ici... pour ça.

RAOUL.

Je ne peux pas me ranger à ce prix-là !... Ainsi, aide-moi à trouver un moyen de rompre ce mariage. Tu connais monsieur de la Reynie, son caractère...

LESAGE.

Oui, et je le connais surtout très-capable de nous envoyer au gibet s'il se doute de quelque chose.

RAOUL.

Tu changes toujours la conversation ! Je te dis qu'il me faut un moyen pour rompre ce mariage. Je ne demande qu'à me faire renvoyer, d'une manière honorable pourtant ; car tu me connais, et la dignité du gentilhomme avant tout. Je tiens particulièrement à ne pas irriter madame de la Reynie ; je voudrais même, pour beaucoup, ne point paraître en sa présence. (*Mouvement de Lesage.*) Oui, nous nous sommes rencontrés... n'importe où... ça ne te regarde pas.

LESAGE.

Madame de la Reynie est encore à sa toilette ; c'est monsieur de la Reynie qui vient seul avec les invités.

RAOUL.

En ce cas, puisque tu ne trouves pas de moyen, ni moi non plus, le plus prudent est de m'esquiver. Tu te chargeras de mes excuses..

LESAGE, *le retenant.*

Par exemple !... mais non, je ne veux pas, je ne saurais que dire, et il vaut mieux que toi-même...

RAOUL.

Du tout, du tout, je te laisse ce soin... Adieu ! (*Il va pour sortir ; monsieur de la Reynie et les invités entrent.*) Bon ! tout le monde... Comment me tirer de là ?

LESAGE, *à part.*

A la bonne heure ! je ne m'en mêlerai pas.

SCÈNE VI.

RAOUL, LA REYNIE, LOUISE, INVITÉS.

LA REYNIE.

Monsieur le chevalier, je vous amène votre future... Tout est prêt, et la chapelle du château vous attend... Nous sommes ici en famille, et je dois vous annoncer un malheur qui ne changera rien, j'en suis assuré, à nos dispositions.

RAOUL, *à part.*

Nous y voilà !

LOUISE.

Quel malheur, mon Dieu ?...

LA REYNIE.

Je n'ai voulu vous l'annoncer, Louise, qu'en ce moment où il ne vous sera plus pénible... Louise, vous êtes ruinée !...

LOUISE.

Ruinée !...

LA REYNIE.

Le vaisseau qui portait votre dot a péri. Mais ce malheur est réparé.

RAOUL.

Comment ?...

LA REYNIE.

Cette fortune engloutie dans les flots était de cinq cent mille livres, et c'est de cinq cent mille livres que je dote M^{lle} de Termes.

LOUISE.

Se pourrait-il !

RAOUL, *à part.*

Oh ! tout est changé !... J'épouse, adienne que pourra.

LOUISE.

Ah ! monsieur, je ne puis accepter un pareil sacrifice.

LA REYNIE.

Je n'ai pas d'enfants... Je ne saurais faire un meilleur usage d'une partie de ma fortune... Et d'ailleurs, mon ami de Termes m'a légué sa fille, non comme à un tuteur, mais comme à un père, et je remplis un devoir.

LOUISE.

Il n'importe, monsieur ; je ne dois pas abuser de la bonté que vous me témoignez... Et tout en bénissant cette main si généreuse, je refuse le don magnifique qu'elle voulait m'offrir.

LA REYNIE.

Et si ce n'était point un don, si c'était une restitution ?...

LOUISE.

Une restitution !... que voulez-vous dire ?

LESAGE, *à part.*

Une restitution... Il y a donc des gens qui restituent. Écoutez.

LA REYNIE.

Vous allez tout savoir. Quand j'étais président du parlement de Bordeaux, M. de Termes, que je ne connaissais pas alors, porta devant cette juridiction une affaire d'où toute sa fortune dépendait. Les opinions furent partagées également... Je jugeai selon ma conscience, et je condamnai M. de Termes, qui s'expatria pour aller refaire sa fortune aux colonies. Depuis que la faveur du roi m'a appelé à la lieutenance de police de Paris, j'ai découvert que j'avais été, dans cette affaire, la dupe de fripons adroits, et que, par un arrêt injuste, j'avais ruiné un honnête homme. Je voulus alors rendre à M. de Termes ce que je lui avais fait perdre. Il refusa noblement la part de ma fortune que je lui offris, et dès ce jour data

notre amitié, qui me vaut de pouvoir appeler Louise ma fille. Eh bien, Dieu a voulu que cette fortune fût engloutie dans les flots pour que je pusse acquitter ma dette envers mon ami! Vous voyez maintenant, Louise, si vous avez plus que moi droit de vous refuser à cette solennelle réparation.

LOUISE.

Ah! monsieur!

RAOUL.

C'est admirable! et si tous les honnêtes gens en faisaient autant. (*A part.*) J'en connais beaucoup qui seraient ruinés... Mais madame de la Reynie m'inquiète. Justement je l'aperçois qui vient... Allons, il faut avoir de l'audace, quand on n'a rien de mieux à faire.

LA REYNIE, *qui cause toujours avec Raoul.*

J'ai fait changer les articles du contrat. Surpris par la mort de monsieur de Termes, je n'ai pu réaliser immédiatement les cinq cent mille livres que je donne à sa fille; mais je m'engage, dans cet écrit, à les compter à son mari sous huit jours au plus tard.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M^{me} DE LA REYNIE.

Pendant la dernière phrase, Louise a été au devant de M^{me} de la Reynie et lui a désigné Raoul en lui parlant bas; à sa vue, M^{me} de la Reynie pousse un cri qui semble répondre à la phrase de M. de la Reynie. Étonnement général.

CHRISTINE.

Ah!

RAOUL, *a part.*

Elle m'a reconnu... Il me faut ici de la présence d'esprit pour cinq cent mille livres.

CHRISTINE.

Quoi! celui que vous allez épouser...

RAOUL.

C'est moi-même, madame.

CHRISTINE.

Oh! ce mariage ne se fera pas.

LA REYNIE.

Qu'entends-je?..

LOUISE.

Que signifie?..

RAOUL, *bas.*

Madame, j'ai sur moi vos lettres au comte Danglars.

CHRISTINE, *à part.*

Ah! mon mari tuerait ma fille!.. Non, ce mariage ne se fera jamais... Je ne veux pas, moi!..

LA REYNIE, *avec colère.*

Madame!

CHRISTINE.

Je ne le veux pas, vous dis-je!

LA REYNIE.

Et pour quel motif?.. Parlez!..

RAOUL.

Parlez, madame; pour quel motif? (*Bas.*) Prenez garde..

CHRISTINE, *à part.*

Mais il veut la tuer aussi, lui.

LA REYNIE.

Vous ne connaissez pas M. de Beauvillars... vous ne pouvez donc avoir aucun sujet de le repousser.

RAOUL.

Non... En effet... je n'ai aucunement l'honneur d'être connu de M^{me} de la Reynie... N'est-ce pas?.. n'est-ce pas?.. (*Bas.*) Répondez, ou je parle.

CHRISTINE, *d'une voix éteinte.*

Il est vrai, je ne connais pas M. de Beauvillars..

LA REYNIE.

Eh bien, alors, d'où vient cette étrange opposition?

CHRISTINE.

Eh bien, eh bien... c'est qu'on pourrait trouver un autre gentilhomme qui rendrait Louise heureuse, et qui ne demanderait pas, lui, pour épouser, qu'on la dotât de cinq cent mille livres!

LA REYNIE.

Qu'entends-je?... Ainsi, le mobile de votre inconcevable conduite en ce moment, c'est l'intérêt!

CHRISTINE.

L'intérêt... soit! accusez-moi ici devant tous, je ne chercherai pas à me défendre; mais... mais je ne puis souffrir que Louise, qu'une étrangère vienne dépouiller une noble maison pour s'enrichir à ses dépens.

LA REYNIE.

J'ai bien dépouillé son père, moi!

CHRISTINE, *toujours avec égarement.*

Est-ce à moi à réparer ce malheur dont tje suis innocente, moi, votre femme; moi qui ai droit avant elle à cette fortune que vous m'enlevez?..

LOUISE, *à part.*

Ce ne peut être l'intérêt...

LA REYNIE.

Quoi! vous osez avouer que la crainte seule de vous appauvrir... Oh! je ne resterai pas complice de la flétrissure que vous imprimez à mon nom. Ce contrat est un arrêt qui en expie un autre bien coupable... ce mariage est un acte de justice... Je suis magistrat, madame, et vous ne m'empêchez pas de l'accomplir.

CHRISTINE.

Et moi, tant que je vivrai, je m'opposerai à cette fatale union.

RAOUL, *bas, à Christine.*

Il faut donc que j'agisse aussi?..

LA REYNIE.

Madame!..

LOUISE.

Arrêtez, arrêtez, monsieur... Dans cette maison où j'ai été recueillie avec tant de bonté, où l'on s'est plu à me combler de bienfaits, je vois que j'apporte le trouble et la discorde... la faute en est à moi seule, à moi donc seule aussi de la réparer: je ne souffrirai pas que ce mariage, ordonné par mon père, laisse le plus léger regret.

l'un de mes bienfaiteurs. Si madame de la Reynie s'oppose à ce mariage, elle a raison sans doute, monsieur; quel que soit son motif, ne le blâmez pas, car il ne peut qu'être légitime. Je remercie monsieur de Beauvillars de son désintéressement, mais je le dégage de sa parole au nom de mon père. (*A la Reynie.*) Et vous, monsieur, qui le remplacez en ce moment, vous approuverez ma conduite, et vous me permettrez de me retirer.

Elle sort par le pavillon.

CHRISTINE, *à part.*

Ah! béni soit le ciel!

LA REYNIE.

Qu'entends-je?

RAOUL.

Mademoiselle, je vous en conjure... (*A part.*) Elle s'éloigne... je ne lui passerai pas cette délicatesse qui me ruine.

LA REYNIE, *qui est resté accablé.*

Oh! non, ce scandale ne pèsera pas plus longtemps sur ma tête. (*A Raoul.*) Chevalier, veuillez m'attendre, nous nous reverrons.

LESAGE.

Et lui qui n'était embarrassé d'abord que pour rompre!

La Reynie sort par le pavillon; Raoul et les autres invités par le fond. Christine reste seule.

SCÈNE VIII.

CHRISTINE, *seule.*

Avoir souffert tout cela et n'être pas morte!... Oui, monsieur de la Reynie était là prêt à apprendre mon déshonneur, prêt à se venger sur ma fille... et je ne l'ai pas démasqué, ce misérable! et je n'ai pas appelé à grands cris la vengeance de Dieu sur le bourreau de mon enfant!... Mais cet homme sait mon secret; il est maître de ma vie, de la sienne aussi!... Heureusement tout est rompu; Louise se refuse, du moins pour aujourd'hui, à ce fatal mariage... Què m'importe, à moi, d'avoir partu avare et intéressée, d'avoir subi les mépris de la foule et de monsieur de la Reynie? Ah! ceux-là m'étaient bien cruels... Ma fille est sauvée; j'ai le temps de parler à monsieur de la Reynie, de chercher un moyen d'éloigner à jamais ce Raoul de Beauvillars. Mais Louise, Louise, elle m'accuse en secret malgré ses généreuses paroles... Oh! qu'il arrive, je ne veux pas qu'elle méprise plus longtemps sa mère...

Elle va pour sortir.

SCÈNE IX.

CHRISTINE, RENÉ, *arrivant tout haletant.*

RENÉ.

Ah! madame, madame, ce mariage, il n'est pas conclu, n'est-ce pas?

CHRISTINE.

Non, monsieur; heureusement il est rompu.

RENÉ.

Ah!

CHRISTINE.

Mais j'y pense maintenant: vous aimez Louise, vous; vous me l'avez dit.

RENÉ.

Oh! je l'aime plus que ma vie.

CHRISTINE.

Et vous la rendez heureuse, vous; vous ne voulez que son bonheur, et non sa fortune... Oui, oui, il faut que vous épousiez Louise; il le faut, je le veux, et que ce Raoul de Beauvillars, ce misérable...

RENÉ.

Quoi! vous savez déjà... vous soupçonniez comme moi...

CHRISTINE, *à part.*

J'allais me trahir!... (*Haut.*) Non, monsieur, je ne sais rien, je ne soupçonne rien... et vous, sauriez-vous quelque chose sur sa vie?

RENÉ.

J'accours pour vous éclairer sur ce sujet, madame; cette déclaration que j'avais reçue ce matin et qui me donne le signalement du coupable, j'ai couru la chercher à Paris et je la rapporte: elle désigne, il me le semble du moins, monsieur de Beauvillars comme celui qui a séduit, dépouillé, assassiné mademoiselle de Langey.

CHRISTINE.

Il se pourrait!... mais alors monsieur de la Reynie ne peut persister à ordonner ce mariage... Oh! monsieur, c'est vous qui sauverez Louise!... Monsieur, courez à monsieur de la Reynie, remettez-lui cette déclaration; ne dites pas que vous m'avez vue; que monsieur de Beauvillars ne le sache pas surtout... Au nom du ciel, que je sois toujours étrangère pour lui à tout ce qui lui arrivera!

RENÉ.

Je vous le jure, madame.

CHRISTINE.

Ah! courez, courez, monsieur.

Ici on entend un bruit de cloches.

RENÉ.

Que signifie?...

CHRISTINE.

Ce sont les cloches de la chapelle... Que nous annonce donc ce bruit?

CRIS, *dans la coulisse.*

Vive monsieur de Beauvillars! vive monsieur de Beauvillars!

CHRISTINE.

Quels sont ces cris?... Quelqu'un!...

SCÈNE X.

LES MÊMES, LESAGE, INVITÉS.

LESAGE.

Madame...

CHRISTINE.

Parlez, monsieur, que se passe-t-il donc ici?

LESAGE.

Madame...

CHRISTINE.

Parlez, vous dis-je.

LESAGE.

Malgré votre volonté, monsieur de la Reynie a combattu de nouveau les scrupules de la jeune Louise en lui parlant de son père : il a dit qu'il y allait de son honneur, de sa vie; enfin monsieur de Beauvillars et mademoiselle de Termes...

CHRISTINE.

Achevez.

LA REYNIE, paraissant.

Ils sont mariés.

Christine pousse un cri et se trouve mal. Tableau.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente la chambre nuptiale à l'hôtel loué par Raoul. Portes latérales, porte au fond, porte secrète à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAOUL, DOMESTIQUES.

RAOUL.

La cérémonie a été terminée plus tôt que je ne le croyais. J'ai pris la poste, et je ne précède madame de Beauvillars à Paris que de quelques instants. Préparez tout pour la recevoir, et une fois qu'elle sera ici, que nul de vous ne pénètre dans cet appartement. Allez ! (*Les Domestiques sortent. Seul.*) J'ai joué gros jeu, mais enfin j'ai gagné. Madame de la Reynie a pris le meilleur parti pour m'assurer la main de Louise, c'était de me la refuser. Tous les ménages se ressemblent ; celui qui a tort l'emporte nécessairement. Madame de la Reynie ne parlera pas ; si elle avait dû le faire, elle aurait éclaté dans le premier moment ; et d'ailleurs, en l'écoutant, on ne croirait qu'à sa cupidité. Pauvre lieutenant de police ! l'honnête homme, il a profité de l'évanouissement de madame de la Reynie pour faire monter Louise en voiture et me l'envoyer ici avec sa gouvernante. Enfin, j'ai réussi ; et en attendant la fortune de Louise, que je ne dois posséder que dans huit jours, sa personne... C'est qu'elle est charmante ! (*On frappe.*) Mais qui vient là ? qui peut connaître cette porte dérobée qui donne sur une autre rue ?

Il ouvre.

SCÈNE II.

RAOUL, LA VOISIN, entrant par la porte secrète.

RAOUL.

Catherine ! vous ici !

LA VOISIN.

Oui, c'est moi. Oubliez-vous que depuis longtemps je connais cet hôtel que vous avez déjà habité ? La clef que vous m'aviez donnée autrefois m'a servi aujourd'hui. Je vous demande assistance. J'apprends qu'on a donné ordre de m'arrêter.

RAOUL.

Et pour quel motif ?

LA VOISIN.

Est-ce que je sais ?

RAOUL.

C'est juste, il y en a tant... l'embarras du choix les a empêchés d'agir jusqu'à présent.

LA VOISIN.

Ici, pour le moment, je suis en sûreté ; mais il faut que vous me procuriez une chaise de poste. Je partirai cette nuit même, et j'irai vous attendre à l'étranger.

RAOUL.

Une chaise de poste ; c'est difficile... J'attends mademoiselle de Termes d'un moment à l'autre.

LA VOISIN, lui montrant un écrit.

Vous trouverez bien un moyen de me sauver... J'en ai bien trouvé mille, moi, pour vous obliger. Et, tenez, je vous apportais vos présents de nocces... ces diamants que je vous avais promis.

RAOUL.

Ces diamants, d'où vous viennent-ils ?

LA VOISIN.

D'un juif qui est venu dîner avec moi, et qui me les avait apportés pour les faire estimer.

RAOUL.

D'un juif qui est venu dîner avec vous !... Allez, je vois que ces diamants ne vous ont pas coûté cher ; c'est une occasion. Je ne vous remercie pas moins.

LA VOISIN.

Vous avez votre présent de nocces ; maintenant voici le mien... voici ce que votre femme doit prendre cette nuit.

Elle lui donne un flacon.

RAOUL.

Cette nuit !... Mais vous n'y pensez pas !... Je ne peux toucher la dot que dans huit jours.

LA VOISIN.

Si, dès ce soir, vous accomplissez ma volonté Louise vivra encore un mois, et je veux que cette nuit elle ait pris ce breuvage dont l'effet, quoi-

que lent, est infailible. Pour ne lui inspirer aucune défiance, je l'ai mis exprès dans un flacon oublié chez moi par madame de la Reynie, et qui porte ses armes.

RAOUL.

Vous pensez à tout. Mais est-ce que vous allez demeurer ici plus longtemps ? je crois déjà entendre le carrosse qui amène madame de Beauvillars.

LA VOISIN.

Je retourne chez moi. Je sais que l'ordre de mon arrestation ne peut être encore exécuté. Il faut que je mette en sûreté quelques papiers, et entre autres la lettre de mademoiselle de Langey, qui, même dans mon exil, me répond de vous.

RAOUL.

Courez, ne perdez pas de temps... Qu'elle ne puisse tomber sous les yeux de la justice !

LA VOISIN.

Soyez tranquille ! Que ma chaise de poste soit prête avant minuit... alors je reviendrai.

Elle sort par l'entrée secrète.

RAOUL.

On vient. Je ne me trompais pas. C'est Louise !

SCÈNE III.

MARGUERITE, LOUISE, RAOUL, DOMESTIQUES
qui précèdent Louise.

RAOUL.

Venez, venez, ma belle Louise !... Comme vous êtes pâle !...

LOUISE.

Oh ! ce n'est rien ! l'émotion de cette journée... et puis me trouver si vite dans cette maison étrangère pour moi !...

RAOUL.

Vous êtes chez vous, Louise, dans notre hôtel ; et vous y trouverez un époux dévoué. Tenez, là seront vos appartements.

Il lui désigne une porte à gauche.

LOUISE.

Oui... mais, de grâce, laissez-moi seule quelques instants... j'ai besoin de me remettre. Marguerite va rester près de moi.

RAOUL.

J'obéis. Je dois me retirer ; mais j'ai le droit de revenir bientôt. (*A part.*) Allons tout préparer pour la fuite de la Voisin. (*Aux Domestiques.*) Suivez-moi.

SCÈNE IV.

LOUISE, assise, MARGUERITE lui ôte peu à peu ses paires et sa robe de dessus tout en parlant.

MARGUERITE, *à part.*

Je n'ose remplir ma commission, et cependant, m'a-t-il dit, il y va de l'existence de ma maîtresse.

LOUISE, *à part, avec tristesse.*

Mon Dieu ! pardonnez-moi. Cet amour coupable, je ne puis l'étouffer au fond de mon cœur !... Et cependant je dois oublier René.

MARGUERITE.

Qu'avez-vous donc, madame ?

LOUISE.

Ce n'est rien, Marguerite, ce n'est rien. Les discordes étranges qui ont éclaté dans ma nouvelle famille à l'occasion de ce mariage... Oh ! j'aurais eu le droit de m'y refuser... mais cette union, c'était la dernière espérance de mon père à son lit de mort. Monsieur de la Reynie me l'a imposée en son nom, et j'ai prononcé le mot qui me fait la femme de monsieur de Beauvillars.

MARGUERITE, *à part.*

Je connais ses principes ; elle refusera de recevoir ce billet.

LOUISE.

Il était si noble, si bon !... Pauvre René !...

MARGUERITE, *à part.*

Elle a prononcé son nom, je crois !... Allons, du courage !... (*Haut.*) Madame, voici un billet que monsieur René de Bussy m'a chargée de vous remettre en particulier.

LOUISE.

Et tu l'as reçu ?

MARGUERITE.

Il m'a dit, madame, qu'il y allait de votre vie.

LOUISE.

De ma vie !... Je ne comprends pas !... Mais je puis toujours lire... une lettre de René ne peut être que l'expression d'un sentiment pur et généreux. (*Lisant.*) « Madame, fuyez à l'instant la maison de votre époux. Je ne puis m'expliquer davantage... Mais une preuve que j'ai en mains » vous dévoilera quel est l'homme dont vous êtes devenue la compagne. Souvenez-vous d'Héloïse de Langey. »

MARGUERITE, avec terreur.

Ah ! mon Dieu !

LOUISE, avec un étonnement mêlé d'effroi.

Héloïse !... Que signifie...

MARGUERITE.

Quoi ! monsieur Raoul...

LOUISE, vivement.

Oh ! c'est impossible !

MARGUERITE.

Pourtant, madame, cet avis secret...

LOUISE.

Non, non, te dis-je. Monsieur de Bussy se trompe. La jalousie l'égare.

MARGUERITE.

Enfin, que ferez-vous ?

LOUISE, troublée.

Rien... je ne sais... Laisse-moi.

MARGUERITE.

Que je vous laisse ! après ce que je viens d'entendre ! quand peut-être vous courez un danger !

LOUISE.

Non, je te le répète, cela ne peut pas être. Va, Marguerite. Retire-toi.

MARGUERITE, *cherchant un prétexte.*

Vous quitter... déjà!... Ah! j'oubliais encore de vous ôter ce bracelet.

LOUISE.

Ce bracelet? non. Il me vient de cette pauvre Héloïse, je ne veux pas m'en séparer, même ce soir. Nous en fîmes faire, tu le sais, deux pareils; nos initiales étaient gravées dans un secret au fond du bracelet, et nous les échangeâmes lorsqu'elle me quitta pour jamais. Pauvre Héloïse! comme moi des chagrins l'attendaient au sein de sa nouvelle famille, et le jour où elle me quitta pour commencer, sans guide et sans parents, ce voyage qui devait précéder sa mort de si près, elle était triste comme moi! de vagues pressentiments l'agitaient aussi. (*Elle regarde dans la glace.*) Tiens, elle était pâle comme moi!

MARGUERITE.

Eh bien, alors, pourquoi mépriser cet avertissement du ciel?

LOUISE.

Voici mon mari. Laissez-moi.

MARGUERITE.

Je ne m'éloigne pas; et s'il en est besoin, vous m'appellerez.

SCÈNE V.

LOUISE, RAOUL.

RAOUL, *à part.*

Catherine peut venir à présent, tout est prêt pour sa fuite. (*Il dépose l'écrin sur la toilette. Considérant Louise.*) Elle est encore plus jolie ainsi!... C'est ma femme pourtant!... Me voilà marié!... Qui l'aurait jamais dit!...

Il s'approche d'elle.

LOUISE, *suppliante et cherchant à l'arrêter du geste.*

Monsieur...

RAOUL, *à part.*

Cette innocence, cette pudeur véritable, car je me connais en faux sous ce rapport, tout cela m'impose malgré moi. Mais la Voisin doit revenir avant minuit, et les instants sont précieux. (*Haut.*) Louise! que pouvez-vous craindre? vous êtes avec un époux qui vous adore, qui ne sera, toute sa vie, occupé que de votre bonheur, que de vos triomphes... dont le cœur... dont les sentiments... (*À part.*) Arrivons tout de suite aux diamants, car je sens que je m'embrouille... j'ai si peu l'habitude des affections légitimes... (*Haut.*) Louise, veuillez accepter ces diamants comme un faible témoignage de tout l'amour que je vous ai voué.

LOUISE, *prenant l'écrin sans l'ouvrir.*

Je vous remercie, monsieur... Pardonnez-moi cette tristesse; mais, malgré moi, de sinistres pensées... l'aversion injuste que vous avait montrée madame de la Reynie... le souvenir d'une pauvre amie que j'ai perdue...

RAOUL.

Ah!... qui donc?

LOUISE.

Oh! vous ne la connaissiez pas... Mais ces magnifiques présents me serviront peu; car, je vous le demande, nous vivrons sans bruit, sans faste, sans éclat, dans la retraite, n'est-ce pas?

RAOUL.

Oui, moi, je ne demande qu'à m'éloigner de cette ville; et une fois la dot comptée...

LOUISE.

Vous dites?

RAOUL, *à part, se reprenant.*

Imbécile!... (*Haut.*) Je dis, Louise, que nous voyagerons dans les premiers temps de votre deuil; nous partirons sous dix jours pour l'Italie. Je ne vivrai que pour vous!... Rien ne sera comparable à notre bonheur!... Louise!... Oh! tant de beauté va m'appartenir!...

LOUISE.

Oh! de grâce, monsieur! (*À part.*) Une terreur involontaire...

RAOUL.

Mais, Louise...

LOUISE, *se dégageant de ses mains.*

Mais laissez-moi donc un peu admirer les beaux diamants que vous m'avez donnés. (*Elle ouvre l'écrin.*) Que vois-je! ces diamants... quelle ressemblance!

RAOUL.

Eh bien, qu'avez-vous?

LOUISE.

Plus je regarde... Oui... voilà bien nos deux initiales cachées dans le secret du bracelet.

RAOUL.

Mais que signifie...

LOUISE.

C'est bien celui que j'ai échangé avec Héloïse.

RAOUL, *à part.*

Héloïse!... Elles se connaissaient donc?

LOUISE.

Oui, ce sont bien là les diamants qu'elle portait lorsqu'elle fut enlevée et dépouillée par un misérable!...

RAOUL, *à part.*

Maladroite Catherine!... elle a repris les diamants au même juif.

LOUISE.

Monsieur, comment ces bijoux sont-ils entre vos mains? Répondez.

RAOUL.

Ces diamants... je les ai achetés... J'ignorais la source impure d'où ils peuvent venir; et si vous voulez me les rendre, le joaillier qui me les a vendus...

LOUISE.

Ah! je me souviens maintenant... monsieur de Bussy était chargé de poursuivre cette affaire... il attendait des preuves... il les a eues!... Je m'explique son billet maintenant... Lui que j'accusais vous avait découvert et voulait me sauver... Il veillait encore sur moi!... et vous!... vous!...

RAOUL, *avec colère.*

Madame!...

LOUISE.

Oh! vous venez de dévoiler votre âme dans ce regard!... Héloïse!... l'homme qui t'a perdue... le voilà!... Mes pressentiments ne m'abusaient pas... Le ciel nous vouait au même malheur, nous destinait le même bourreau!

RAOUL.

Votre tête s'égare!... Mais quel qu'ait été le malheur de votre amie, n'oubliez pas que vous êtes ma femme!

LOUISE.

Moi!... Oh! n'approchez pas... Ce n'est plus votre épouse qui est ici, c'est l'amie... la sœur... la vengeresse d'Héloïse de Langey... qui tient la preuve du crime et peut punir le criminel... (*Sonnant avec violence.*) Marguerite!... à moi!... Marguerite!... (*Elle parait.*) Marguerite, dites à monsieur de Bussy que je l'attends, qu'il monte, qu'il vienne à l'instant.

Marguerite sort.

RAOUL.

Je comprends... Tout était concerté entre vous et monsieur de Bussy, qui m'avait déjà menacé de cette calomnie!... Ainsi donc, madame, c'est vous qui, pour appartenir à celui que vous aimez, déshonorez le nom que vous portez aujourd'hui... vous qui voulez frapper... qui voulez perdre, par une fausse accusation, l'époux que votre père vous avait choisi?

LOUISE.

Mon père... oui... il est vrai... c'est toi qui m'as donnée à cet homme!... Eh bien, je respecterai le nom que tu m'as forcée de prendre... Monsieur, laissez-moi... laissez-moi seule avec monsieur de Bussy... Oh! vous pouvez écouter d'ici notre conversation... je vous jure sur l'honneur que je vous sauverai... Mais ensuite vous ferez ma volonté à moi aussi.

RAOUL.

Mais encore...

LOUISE.

On vient... Sortez, je vous l'ordonne.

Raoul sort par la porte de gauche.

SCÈNE VI.

MARGUERITE, RÉNÉ, entrant par le fond.

LOUISE.

RÉNÉ.

Enfin, je vous revois!... Venez!... Oh! ne tardez pas!

LOUISE.

Monsieur de Bussy, vous avez été étrangement trompé en osant soupçonner celui dont je suis l'épouse.

RÉNÉ.

Mais, madame!...

LOUISE.

Il faut le souvenir des services que vous avez rendus à mon père pour que je vous le pardonne.

RÉNÉ.

Mais, tenez, voyez vous-même ce signalement, cette lettre qui m'a été envoyée par un témoin malheureusement éloigné aujourd'hui.

LOUISE, prenant le papier.

Monsieur de Beauvillars est innocent, vous dis-je!... il a été au devant de cette terrible accusation dont vous l'aviez menacé déjà; il s'en est disculpé à mes yeux... Ce n'est pas sur la foi d'un vague signalement, d'un témoignage inconnu, que l'ami de la famille de Termes osera déshonorer le gentilhomme qui vient de s'allier à elle... Je ne cours aucun danger, monsieur de Bussy, je vous le jure... Cette vengeance qui s'attaque à mon époux, au nom de mon père, je vous défends de vous en faire l'organe... Cette déclaration, je l'anéantis...

Elle déchire le papier.

RÉNÉ.

Que faites-vous, madame?

LOUISE.

Mon devoir, qui vous dicte le vôtre.

RÉNÉ.

Vous le voulez, madame... quoi qu'il arrive, je ne vous désobéirai pas... Monsieur de Beauvillars est innocent, dites-vous... vous ne courez aucun danger avec lui... Puissez-vous dire vrai!... J'abandonne cette cause dont vous vous faites l'adversaire... Ce devoir me retenait seul dans cette ville où s'est accompli mon malheur!... vous m'en dégagez... je repars à l'instant... Adieu pour toujours, madame!... soyez heureuse!

LOUISE.

Adieu! (*Réné sort. A Marguerite.*) Et toi, Marguerite, va... laisse-moi!

MARGUERITE.

Mais, madame...

LOUISE.

Ne crains rien; il y a quelqu'un de plus puissant que tous, qui veille sur moi... c'est Dieu!... Va, te dis-je!... (*Marguerite sort. A Raoul.*) Et maintenant rentrez, monsieur.

RAOUL, rentrant.

Tout ceci est fort généreux de votre part, madame... il ne manque à votre magnanime indulgence que d'avoir à pardonner un crime réel.

LOUISE.

Pas un mot de plus!... Je vous ai sauvé de l'infamie et du châtement que vous méritiez; maintenant, sous ce même nom que j'ai conservé pur, nous sommes pour toujours étrangers l'un à l'autre... Voici ma retraite, monsieur; elle vous est à jamais fermée, et je ne crains pas que vous osiez en forcer l'entrée, car, s'il le fallait, pour défendre Louise de Termes dans cet asile, l'ombre d'Héloïse de Langey se lèverait et viendrait vous en disputer le seuil... Adieu, monsieur... adieu.

Elle s'enferme dans son appartement.

RAOUL, un moment seul.

Elle s'enfuit au fond de son appartement, elle ferme les portes sur elle... Cela ne peut la protéger... pas d'issue de ce côté... Je balançais peut-être à la sacrifier il n'y a qu'un instant... maintenant qu'elle me connaît, qu'elle peut me perdre, elle mourra!... rien ne peut la sauver. (*On frappe.*)

à la porte dérobée.) C'est la Voisin ! *(Courant ouvrir.)* Catherine, sois la bien-venue!... je suis prêt!

Christine paraît sur le seuil.

SCÈNE VII.

RAOUL, CHRISTINE.

RAOUL.

Madame de la Reynie!

CHRISTINE.

Oui... oui... elle-même... Ah! vous avez cru que je vous laisserais achever ce lâche assassinat! que je ne m'attacherais point à vous pour déjouer vos infâmes complots!... Oh! détrompez-vous... Tant qu'il me restera un souffle de vie, je défendrai Louise!... Mais où est-elle? je ne la vois pas!... mais peut-être est-il déjà trop tard!... Oui, peut-être le crime est-il déjà accompli!... Louise!... Louise!... où es-tu?

RAOUL, avec fureur et lui saisissant le bras.

Silence!... silence, madame!... Je ne sais par quel artifice vous avez pénétré jusqu'ici... sans doute vous avez soudoyé bassement quelqu'un de mes gens... mais maintenant, j'ai à vous dire une chose... Fuyez à l'instant, ou ces mêmes valets dont vous avez fait vos dignes auxiliaires vous chasseront sans pitié. Je suis l'époux de Louise de Termes, qui m'a été livrée par votre mari, par son tuteur... seul arbitre de sa destinée. Il n'y a qu'un être au monde qui aurait eu le droit, entre cette orpheline et son époux, de se présenter sur le seuil d'une chambre nuptiale, et cet être, c'est...

CHRISTINE.

Une mère!

RAOUL.

C'est vous qui l'avez dit.

CHRISTINE.

Non, c'est vous... Il n'est qu'une mère qui puisse défendre sa fille contre ses bourreaux... Tremblez donc! car, je suis la mère de Louise.

RAOUL.

Vous!

CHRISTINE.

Oui, Louise est cet enfant qu'un séducteur m'avait enlevé sous le nom du comte Danglar, et qu'il m'a rendu sous celui de Charles de Termes... cet enfant que vous voulez à présent tuer sous mes yeux... à moi sa mère... Misérable... espérez donc maintenant que vous vous délivrerez de moi. Mais quand on veut assassiner un enfant, on ne chasse pas sa mère!... on la tue... on la tue quand on est le plus fort.

RAOUL.

Eh! qu'importe que vous soyez sa mère?... Vous invoqueriez ce titre contre moi, qu'on ne vous croirait pas.

CHRISTINE, tirant une lettre.

On ne me croira pas... et cette lettre de monsieur de Termes qui atteste mes droits achetés par ma honte...

RAOUL.

Oui, par votre honte qui appellerait la vengeance de monsieur de la Reynie sur votre tête et sur celle de Louise.

CHRISTINE.

Plutôt sa vengeance que vos trahisons... D'ailleurs il ne sera pas inexorable!... la lettre de monsieur de Termes appelle la pitié de mon époux sur ma faute involontaire... Oui... cette lettre me justifie!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA VOISIN, qui est entrée par la porte dérobée pendant les derniers mots, et qui, s'avançant derrière Mme de la Reynie, lui enlève rapidement la lettre.

LA VOISIN.

Mais vous ne l'avez plus, cette lettre.

CHRISTINE.

Grand Dieu!

LA VOISIN.

Dites maintenant que vous êtes sa mère; vous vous déshonorerez sans que rien vous excuse... moi seule pourrais vous justifier... moi seule, qui puis à mon gré, vous le savez, anéantir ou prouver votre maternité, témoigner de votre innocence ou de votre faute... Silence donc! car en vous disant la mère de votre Louise, vous couvrez d'infamie, et inutilement, vous-même et votre époux. Silence encore, car si votre époux sait que Louise est votre fille, il la tuera.

CHRISTINE, avec désespoir.

Mon Dieu! mon Dieu! plus rien! pas même la ressource de la honte pour sauver mon enfant!... Quoi! ces deux monstres viendront me l'arracher, viendront me l'assassiner devant moi, et je ne pourrai pas la sauver!... Mais où est-elle donc? mais que je lui parle!... mais que je la voie du moins!... Louise! Louise!

RAOUL.

Silence donc! ou la mort!

CHRISTINE, luttant.

Que m'importe! Du bruit sous cette fenêtre... *(Elle se dégage par un effort terrible, s'élance à la fenêtre, l'ouvre et crie.)* A moi! au secours! à l'assassin! au feu!

RAOUL, la jetant sur un fauteuil.

Elle a été entendue... on vient.

LA VOISIN, regardant aussi.

La maison est entourée... Ils viennent par là... mais par ici peut-être... *(Elle s'élance vers la porte par où est sortie Louise. La porte s'ouvre, Louise paraît.)* Ciel! Louise!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LOUISE.

CHRISTINE.

Elle vivante!

Elle veut s'élançer vers elle, Raoul la retient.

RAOUL.

Arrière, madame!

LOUISE.

Ce tumulte, ces cris... madame de la Reynie ici... Que signifie...

VOIX, *au dehors.*

Au nom du roi! ouvrez!

LA VOISIN, *qui a jeté un coup d'œil sur la chambre de Louise.*

Oh! pas d'issue! cette fois je ne leur échapperai pas!

RAOUL, *bas à la Voisin.*

Mais je serai libre, moi; ne me démentez pas, quoi que je dise; que je sois sauvé d'abord, je vous sauverai ensuite.

LA VOISIN, *lui donnant la main.*

C'est bien!

Raoul laisse aller Christine qui court auprès de Louise.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE SUBSTITUT, SOLDATS *entrant par le fond*; LESAGE, *portant le registre de la Voisin*, et autres SOLDATS, *entrant par la porte secrète*.

CHRISTINE, *au magistrat.*

Monsieur, je mets cette jeune fille sous votre sauvegarde. (*Montrant la Voisin.*) Cette misérable, et cet homme, son complice, voulaient l'empoisonner cette nuit pour s'approprier sa dot.

LOUISE.

Que dit-elle, mon Dieu!

LE SUBSTITUT.

La Voisin! Nous avons déjà l'ordre de l'arrêter pour d'autres crimes dont les preuves sont sur ce registre qu'elle n'a pas pu nous soustraire.

Deux soldats se placent derrière elle.

LESAGE, *bas, à Raoul.*

Cette fois tu es perdu!

RAOUL, *de même.*

Peut-être.

LESAGE, *de même.*

Monsieur de la Reynie nous suit.

RAOUL, *de même.*

Eh! qu'importe! En ce moment je lutterais avec Satan en personne.

LE SUBSTITUT, *à Raoul.*

Quant à vous, monsieur, veuillez nous suivre aussi.

RAOUL.

Un instant, monsieur; vous êtes prompt à faire justice des gens qu'un témoignage isolé accuse.

LE SUBSTITUT.

Madame est la femme de monseigneur le lieutenant de police.

RAOUL.

Et moi je suis gentilhomme de naissance et de cour; on ne m'enlèvera donc pas le droit de répondre à une indigne calomnie.

LE SUBSTITUT.

Parlez, monsieur; qu'avez-vous à dire?

LESAGE, *à part.*

Je suis curieux de l'entendre.

* Louise, Christine, la Voisin, le Substitut, Raoul, Lesage.

RAOUL.

J'ai à dire que l'accusation portée contre moi se détruit d'elle-même, et que j'en puis expliquer la source. Qui? moi, j'empoisonnerais cette nuit mademoiselle de Termes pour m'approprier la dot que je ne dois toucher que dans huit jours? moi, que ce mariage fait entrer dans la famille du premier magistrat de France, j'irais risquer sous ses yeux... Oh! mais, en supposant le chevalier de Beauvillars capable d'un pareil crime, cela est insensé!

LE SUBSTITUT.

Mais pourtant...

RAOUL.

Oui, en effet, quelqu'un a voulu empoisonner Louise de Termes, quelqu'un qui avait refusé de la recevoir dans sa famille, quelqu'un qui s'est opposé hautement à ce mariage, et dont la fureur et le désespoir ont éclaté à cette nouvelle... Oui, une personne voulait empoisonner Louise cette nuit même, afin que la dot, qui ne devait être comptée que dans huit jours, ne sortît pas de la fortune de monsieur de la Reynie. Et cette personne...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA REYNIE, *en robe de magistrat.*

LA REYNIE, *entrant vivement au fond.*

Nommez-la, monsieur, nommez-la à l'instant même.

CHRISTINE, *à part.*

Ciel! mon mari!

RAOUL.

C'est à regret...

LA REYNIE.

Parlez!

RAOUL.

Mais, fausement accusé moi-même, je suis dans l'affreuse nécessité...

LA REYNIE.

Mais parlez donc.

RAOUL.

Il y a huit jours, madame de la Reynie s'est rendue chez la Voisin...

LA REYNIE.

Chez la Voisin... il y a huit jours... le jour où moi-même... C'est impossible!

RAOUL, *montrant la Voisin.*

Des témoins le prouvent.

LA REYNIE.

La Voisin!... Est-il vrai?

LA VOISIN.

Oui, monseigneur.

CHRISTINE, *à part.*

O mon Dieu!

LA REYNIE, *à part.*

M'aurait-elle trahi!... Ce que je soupçonne serait-il vrai?... (*Haut.*) Répondez, femme, répondez!... Le motif qui attirait cette femme chez vous... dites-le, dites-le sur l'heure.

CHRISTINE, *bas à la Voisin.*

Oh! ne le dites pas, madame.

LA REYNIE.

Parlez, parlez, je vous l'ordonne.

LA VOISIN.

Le motif de la visite de madame de la Reynie, vous le trouverez, avec le jour et l'heure, sur la dernière page de mon registre.

La Reynie s'empare vivement du registre et cherche.

CHRISTINE, *bas, à la Voisin.*

Mais vous avez écrit que j'étais venue vous demander du poison.

LA VOISIN, *de même.*

Aimez-vous mieux que je vous dise que vous êtes venue me demander votre fille, et que votre fille, c'est Louise ?

CHRISTINE, *de même.*

Non, non ! il la tuerait peut-être ! Taisez-vous, taisez-vous !

LA REYNIE.

Que vois-je ! son nom à côté de tous ceux que la justice soupçonnait déjà, et qu'elle va frapper ! Que croire, mon Dieu ?

RAOUL.

La vérité. Cette nuit, madame de la Reynie s'est introduite avec la Voisin par cette entrée secrète, apportant ce poison qu'elle destinait à Louise, ce poison contenu dans un flacon qu'on ne peut méconnaître, puisque vos armes y sont gravées, ce poison que je lui ai arraché des mains, et que je remets à la justice, comme la plus forte preuve du crime.

La Reynie saisit le flacon et l'examine.

CHRISTINE, *à part.*

Mon flacon oublié chez elle ! Ah ! malheureuse ! malheureuse !

LA REYNIE.

Ce flacon... oui, c'est bien le sien... (*À la Voisin.*) Comment se fait-il ? répondez, répondez.

LA VOISIN.

Accusée d'autres crimes dont je me disculperai, je l'espère, je répondrai avec franchise sur celui dont je n'étais que l'instrument. Tout ce

qu'on a dit est vrai ; j'ai donné du poison à madame, je l'ai accompagnée ici sur sa prière... Madame est seule coupable ; je ne connais pas M. de Beauvillars. (*À part.*) Ma condamnation est inévitable ; il vaut mieux me conserver un ami.

La Voisin passe au fond entre les Soldats.

LA REYNIE, *à part.*

Et Christine garde le silence ! (*Haut.*) Mais défendez-vous donc, madame, défendez-vous !

CHRISTINE, *avec effort, et regardant la Voisin et Beauvillars.*

Je n'ai rien à dire.

LA REYNIE.

Malheureuse !

LOUISE.

Ah ! monsieur, elle est innocente, j'en suis sûre !... la justice le prouvera.

LA REYNIE.

La justice, avez-vous dit ? Oui, ce mot me rappelle mon devoir... la justice est égale pour tous ! à elle seule de prononcer ; je ne suis plus magistrat. (*Arrachant sa robe.*) Je me démetts de ma dignité. (*À Christine.*) Madame, je ne puis plus rien pour vous, ni contre vous ; les juges de la chambre ardente, voilà les seuls arbitres de votre destinée !... Dieu, voilà votre seul refuge !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, RÉNÉ.

RÉNÉ.

Et votre défenseur... le voilà !

LOUISE.

Réné !

CHRISTINE.

Noble jeune homme !

LA REYNIE, *tombant dans un fauteuil.*

Louise, ne me quittez plus.

CHRISTINE, *à part.*

Avec lui elle est sauvée ! je puis mourir !

* La Reynie, Louise, René, Christine, la Voisin, le Substitut, Raoul, Lesage.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente la grande salle d'attente de l'Arsenal. Au fond, une grande porte. Portes latérales. A droite, l'escalier qui conduit au tribunal.

SCÈNE PREMIÈRE.

PEUPLE.

Au lever du rideau tout le peuple se presse autour de la porte de droite et pousse des cris d'impatience.

UNE FEMME DU PEUPLE.

C'est plus long que de coutume aujourd'hui ; ordinairement la chambre ardente ne nous fait pas attendre.

UN HOMME.

Écoutez donc, ils ont plus de besoin qu'à l'ordinaire... Deux empoisonneuses à la fois.

UNE FEMME.

Dont l'une est la légitime du lieutenant de police. En voilà un digne homme de magistrat, qui n'a pas voulu qu'il y eût de préférence pour sa femme !

UN HOMME.

Quant à cette scélérate de Voisin, elle mérite bien d'être brûlée vive. Figurez-vous que j'étais allé consulter cette damnée sorcière sur la vertu de ma femme. La Voisin m'a prêté que je trouverais toujours fidélité dans mon ménage.

LA FEMME.

Eh bien ?

L'HOMME.

Eh bien ! je suis... désabusé, voilà tout. Aussi, je viens pour entendre lire sa sentence, et j'ai retenu une place pour la voir brûler.

LA FEMME.

Écoutez : il me semble qu'on crie là-dedans... Ça doit être le substitut qui parle à la place de monsieur de la Reynie... Comme il crie!... il est bien éloquent... Écoutez, quelqu'un approche... quelqu'un sort de la salle d'audience.

Les portes s'ouvrent, René paraît en costume de défenseur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, RÉNÉ.

L'HOMME.

C'est le défenseur de madame de la Reynie.

LA FEMME.

Eh bien, monsieur l'avocat, est-ce fini ?

RÉNÉ.

Pas encore; la chambre ardente délibère. (*Le peuple se forme par groupes et cause tout bas.*) Les juges sont-ils convaincus comme je le suis moi-même de l'innocence de madame de la Reynie?... Hélas! je crains trop de n'avoir pu parvenir à les persuader... Beauvillars s'est disculpé avec tant d'adresse! il a si bien détruit les soupçons, rejeté avec tant d'audace le crime sur l'infortunée... La Voisin, par ses aveux perfides, l'a si bien secondé!... et toutes les pièces qu'a produites le greffier ont semblé tellement d'accord avec leurs dépositions!... Oh! il y a là-dessus quelque mystère d'infamie!

Ici la Reynie paraît; il avance en tremblant, l'œil égaré, les vêtements en désordre, et vient se mêler au peuple, qui le reconnaît et donne des signes de compassion et de respect.

LA FEMME.

Voyez donc!... c'est le mari; pauvre homme!

RÉNÉ.

Que vois-je?... monsieur de la Reynie ici!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA REYNIE.

LA REYNIE.

Vous ici, monsieur René?... Eh bien! eh bien! Christine!... Vous avez déjà plaidé... Tout est fini peut-être!... Christine est condamnée?

RÉNÉ.

Rien n'est décidé encore, monsieur... prenez courage!

LA REYNIE.

C'est que, voyez-vous, monsieur, depuis deux jours, je ne puis me persuader que j'existe!

Non, c'est un rêve, n'est-ce pas?... Ce terrible tribunal, dont j'étais il y a deux jours l'âme toute-puissante, il n'est pas vrai que sa main inexorable se soit étendue sur celle qui porte mon nom; il n'est pas vrai qu'elle vienne briser l'honneur de toute ma vie en frappant celle à qui j'avais confié ce dépôt sacré...

RÉNÉ.

Calmez-vous, de grâce!

LA REYNIE.

Ouf, je suis insensé de donner en spectacle ainsi mon opprobre et mon désespoir... Mais j'étais trop malheureux, et je suis accouru sans savoir où j'allais, sans me rendre compte de ce que je faisais, ne comprenant qu'une chose, c'est que c'est ici qu'on juge mon honneur, et que c'est ici qu'on va prononcer sa sentence!

RÉNÉ.

Et cette sentence vous le rendra peut-être.

LA REYNIE.

Oh! s'il se pouvait!... Mais les portes s'ouvrent... Oh! je n'y vois plus, je n'entends plus!... Mon Dieu! mon sort est entre vos mains!

Les portes s'ouvrent à ce moment. Murmures et attention de la foule, qui s'écarte pour donner passage à Lesage en costume de greffier.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LESAGE.

LESAGE, du haut de l'escalier.

« Cejourd'hui 22 février de l'an de grâce 1680, » nosseigneurs du tribunal de la chambre ardente, » siégeant à l'Arseuil, faisant justice au nom du » roi, ont condamné et condamnent pour ses » nombreux crimes d'empoisonnements, la veuve » Catherine Monvoisin, dite la Voisin, à être brûlée vive, après avoir fait amende honorable à la » porte de l'église, tenant à la main un cierge » de vingt livres. — Ont condamné et condamnent également Christine Duval, femme de monsieur seigneur de la Reynie, pour tentative d'empoisonnement sur la personne de Louise de Termes, à être brûlée vive après avoir fait amende honorable à la porte de l'église, tenant à la main un cierge de dix livres. »

LA REYNIE.

Que dites-vous?... Elle, Christine coupable!... Elle, dévouée au supplice des empoisonneuses!... Mais vous ne l'avez donc pas défendue, monsieur? Et vous, juges, qui l'avez condamnée sans pitié, sans pitié, vous n'avez pas craint de souiller le nom de celui dont la vie entière s'est écoulée parmi vous dans le culte de ses devoirs... Non, elle est innocente!... Ah! cette sentence est inique, ingrate! Cette sentence est infâme!... Cette sentence ne s'exécutera pas!

Il arrache l'arrêt des mains de Lesage et va le déchirer.

RÉNÉ.

Que faites-vous ?

LESAGE.

Mais, monsieur le procureur général, la loi...

LA REYNIE, s'arrête à ce mot, et poursuit après un moment de silence.

Oui, cette sentence... c'est la loi elle-même... à laquelle j'ai juré de tout immoler, ma vie, mes affections, mon honneur !... La loi ! oh ! son premier interprète n'est plus ici que son premier esclave !... A moi de mourir s'il le faut... (d'une voix éteinte) et que justice se fasse !... que justice se fasse !

Il tombe dans les bras de René ; on l'emporte.

SCÈNE V.

LESAGE, RAOUL.

RAOUL.

Mon cher ami, je suis enchanté de toi... tu as tenu tous tes engagements ; tu as soustrait avec une adresse admirable tous les renseignements qui pouvaient me compromettre ; tu as fait paraître à propos celui de tes gens qui a vu madame de la Reynie aller secrètement chez la Voisin. Mon cher Léveillé, que je te remercie !

LESAGE.

Vous ne me devez rien. (A part.) Si je n'avais pas eu peur qu'il me dénonçât...

RAOUL.

Si fait ; je te dois quelque chose, car j'ai encore besoin de toi... As-tu fait tenir à la Voisin mon dernier billet ?

LESAGE.

Certainement ; sans cela aurait-elle consenti à se laisser condamner seule ?... Mais j'ai vu que tous ces billets, qui lui étaient remis par une main inconnue au fond de son cachot, la confirmaient dans la conviction positive que vous aviez des intelligences dans la prison.

RAOUL.

A merveille !

LESAGE.

Maintenant je ne sais plus comment vous allez agir... Je crains bien que la Voisin...

RAOUL.

Poltron !... Tu lui feras remettre ce billet. (Il écrit, et dit haut :) « Ma chère Catherine, une heure... » (Se ravisant.) Non... « Une demi-heure avant l'exécution, les portes de notre prison seront ouvertes. J'ai gagné le geôlier ; on vous fera évader. Une chaise de poste vous attend ; j'y serai. Surtout témoignez toujours de mon innocence ; sans cela je ne pourrais plus rien faire pour vous sauver. »

LESAGE.

Et c'est sur ce moyen-là que vous comptez ?

RAOUL.

Sans doute. Ce plan d'évasion n'est-il pas admirablement combiné ?

LESAGE.

Il n'a qu'un défaut, c'est qu'il est impossible.

RAOUL.

Tu crois ? Eh bien, je t'avouerais que c'est aussi mon avis.

LESAGE.

Mais alors...

RAOUL.

L'essentiel est qu'elle en soit dupe jusqu'au dernier moment pour qu'elle ne me compromette pas. Une fois qu'elle sera sur le bûcher, qu'elle parle si elle le veut, personne ne pourra l'entendre. C'est une trop belle occasion de me défaire de ce témoin incommode, de cette créancière impitoyable, pour que je ne la saisisse pas. D'ailleurs la Voisin est coupable, et il faut que la justice ait son cours.

LESAGE.

Mais si elle parle, si elle fait des révélations ?

RAOUL.

N'est-ce point toi qui dois les recevoir ?

LESAGE.

Oui, je suis spécialement commis pour cela.

RAOUL.

Du moment que c'est toi qui les recevras, tu comprends qu'elles ne peuvent plus arriver à la justice.

LESAGE.

Quoi ! vous voulez...

RAOUL.

C'est le service que je te demande, et que du reste tu es parfaitement libre de me refuser. Dans le premier cas, nous partagerons la dot ; dans le second, l'échafaud ! C'est au choix des personnes.

LESAGE.

Allons, vous me faites faire tout ce que vous voulez ; pour vous je manquerai à mes devoirs, et je n'écouterai pas la Voisin. (A part.) Maudit homme !... Enfin, la dot est de cinq cent mille livres. (Haut.) Mais on vient. Retirez-vous. C'est la condamnée qu'on m'amène.

RAOUL.

La Voisin... déjà ?

LESAGE.

Non ; madame de la Reynie. La Voisin doit être exécutée la dernière, comme la plus coupable.

RAOUL.

Et mon billet destiné à prolonger sa patience ?

LESAGE.

Je ferai en sorte de le lui remettre. Mais partez, partez.

RAOUL.

Songez-y. Moitié de la dot, ou l'échafaud.

Il sort.

SCÈNE VI.

LESAGE, CHRISTINE, amenés par DES GARDES.

CHRISTINE, aux Gardes.

Où me conduisez-vous ?

LESAGE.

Devant moi, madame, qui dois vous annoncer avec un cruel regret que les arrêts de la chambre ardente sont exécutoires sur l'heure; et comme vous êtes la première...

CHRISTINE.

Je suis prête, monsieur. Mais j'ai sollicité une grâce avant de mourir; celle d'avoir un dernier entretien avec mademoiselle de Termes.

LESAGE.

Je n'ai reçu aucun ordre à cet égard.

CHRISTINE.

Mais pourtant il faut que je la voie, que je l'arrache aux infâmes complots de Beauvillars... Oh! oui, sans lui livrer mon secret, qui pourrait la perdre, je saurai trouver des accents qui la persuadent... Mais elle ne viendra pas!...

Louise et René paraissent.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LOUISE, RÉNÉ.

CHRISTINE.

Ah! c'est elle! c'est elle, mon Dieu! vous me donnez du courage pour mourir.

LESAGE.

Retirez-vous. Personne ne peut plus entrer ici.

RÉNÉ.

Vous vous trompez, monsieur... Mademoiselle a permission d'entretenir madame de la Reynie. Voyez.

LESAGE.

Cette permission est bien en règle; mais elle ne concerne que mademoiselle. (*A part.*) Au fait, qu'importe; Raoul n'a rien à craindre que de la part de la Voisin. (*Haut.*) Je me retire... Mais songez que cet entretien ne peut être long, l'heure va sonner. (*A part.*) Allons trouver la Voisin dans son cachot.

RÉNÉ.

Je vous laisse avec madame de la Reynie, mademoiselle; puissent vos consolations adoucir ses derniers moments!

Pendant ce temps, Lesage a fait signe de placer des gardes en dehors.

SCÈNE VIII.

LOUISE, CHRISTINE.

CHRISTINE.

Oh! soyez béni! soyez béni, Louise, pour être venu à moi!

LOUISE.

Je suis venue, madame, pour vous demander la vérité. Vous n'êtes pas coupable.

CHRISTINE, à part avec joie.

Elle ne me croit pas coupable!... Oh! mon Dieu, je te remercie!...

LOUISE.

Il y a là-dessous un horrible mystère! il faut que vous l'éclairciez... que votre innocence éclate... il faut que vous viviez!

CHRISTINE.

Les momens sont précieux, Louise! Il ne s'agit pas de moi!... Moi, peu importe ma vie... Louise, défiez-vous de l'homme à qui l'on vous a donnée, ne revenez jamais auprès de lui... cet homme est un misérable!

LOUISE.

Je le sais bien, mais il est mon époux... tandis que vous, madame, vous m'êtes étrangère... et, cependant, lorsque votre arrêt a été prononcé, quand j'ai vu le bûcher se dresser pour vous... oh! alors, mon cœur s'est déchiré!... j'ai compris que je ne pouvais pas vous laisser périr! et je suis venue... car, j'en suis sûre, un instinct secret me le dit, votre salut est entre vos mains... oui, un mot de vous!... Prouvez-moi votre innocence et je cours vous sauver!... Et il me semble que Dieu, en vous rendant à moi, me rendra plus que la vie!

CHRISTINE, à part.

Prouver mon innocence!... dire tout! (*Haut.*) Je n'ai rien à révéler, je vous le jure... Louise, je voulais vous voir, vous prévenir... Maintenant voici l'heure, laissez-moi mourir!

LOUISE.

Mourir!... quoi! les tortures du bûcher, les angoisses d'une lente et horrible agonie... oh! c'est impossible... Oh! ayez pitié de mes larmes sauvez votre vie, sauvez la nôtre, car il me semble que je ne vous survivrais pas!... Oh! au nom du ciel, madame, parlez!... parlez!... je vous en conjure, à genoux!

CHRISTINE.

Eh bien! (*A part.*) Non... non!... elle irait tout dire à monsieur de la Reynie, et c'est elle qui serait immolée à ma place. (*Haut.*) Louise!... je n'ai rien à vous dire!

LOUISE, se relevant.

Rien!... rien!... c'est peut-être vrai, madame! Mais alors pourquoi mon cœur s'obstine-t-il à vous justifier quand toutes les preuves vous accablent?

CHRISTINE.

Qui!... moi!... moi avoir voulu!...

LOUISE.

Oui, je le comprends avec désespoir, maintenant, si vous ne voulez pas vous justifier à mes yeux c'est que vous ne le pouvez pas!

CHRISTINE.

Oh ! c'en est trop !

LOUISE.

C'est que vous avez voulu m'assassiner !

CHRISTINE, avec explosion.

Est-ce qu'une mère peut assassiner sa fille ?

LOUISE.

Vous !... vous, ma mère !...

CHRISTINE.

Oui, ta mère qui ne peut plus s'empêcher de te lire ce nom si doux à la fois, sa honte, et son excuse ! Ma fille !... ma fille...

Elles s'embrassent.

LOUISE.

Ma mère !... vous !... vous !... Oh ! que je vous sente là, sur mon cœur !... Que je sois sûre d'avoir retrouvé ma mère !... Ange de tendresse et de dévouement !... Désormais à vous !... à vous pour toujours ! (*Elle jette un cri.*) Ah ! je me souviens... vous êtes condamnée. Ah ! le bûcher se dresse déjà pour vous !... Mais vous êtes sauvée maintenant !... Et qui oserait penser qu'une mère a voulu assassiner sa fille ?... Je vais tout dire aux juges.

CHRISTINE.

Arrête, Louise !... on ne te croirait pas... Ces preuves que je trouve dans ton cœur me manqueraient dans la conscience des juges... Oh ! laisse-moi mourir... Dieu a permis que je te presse encore une fois sur mon cœur, et il m'a laissé goûter en un instant le bonheur de toute ma vie, je dois lui rendre grâce !... Pauvre, et orpheline maintenant, mon enfant... tu vivras pour ton seul protecteur ; il me maudit sans doute, mais il t'aime... Et dans l'avenir, lui seul peut t'épargner la misère et l'abandon ! ne le quitte pas... demande-lui de ne pas maudire ma mémoire... et pense quelquefois à ta mère qui sera morte pour toi !...

LOUISE.

Mourir !... vous !... oh ! c'est impossible... jamais on n'osera nous séparer !...

On entend une cloche.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LESAGE, SOLDATS.

LESAGE.

Le délai est écoulé, madame ; veuillez vous préparer... on vous attend à l'église.

LOUISE.

Elle !... oh ! jamais !... jamais !... Elle n'est pas coupable !... sa mort serait un crime !... Respectez-la !... respectez-la !... Cette femme est...

CHRISTINE.

Ne l'écoutez pas... Venez !... venez, monsieur.

LOUISE.

Non, vous ne m'arracherez pas vivante de ses bras !... car cette femme est ma mère !

CHRISTINE.

La raison de cette jeune fille s'est troublée !... retenez-la... Adieu, Louise.

LOUISE.

Non !... laissez-moi !... Ma mère !... par grâce !... par pitié !... Oh ! je me meurs !

On l'entraîne ; Lesage parle à l'Officier.

CHRISTINE.

Oh ! maintenant, mon Dieu !... soutenez mon courage en ce moment suprême !

Elle sort conduite par les Soldats.

SCÈNE X.

LESAGE, LA VOISIN, SOLDATS.

LESAGE.

Que disait donc la jeune Louise ? Eh ! qu'importe !... J'ai donné ordre qu'on l'enfermât juste après l'heure du supplice ; c'est un devoir d'humanité pour moi et pour Raoul ; d'ailleurs madame de la Reynie est condamnée... je dois faire exécuter la loi. Mais attention... voici la Voisin.

LA VOISIN, entrant dans le costume historique de condamnée, à part.

Rien encore !... personne !... Est-ce ici que Raoul doit me faire délivrer ?

LESAGE, d'un ton patelin.

Je dois vous annoncer avec un cruel regret que les arrêts de la chambre ardente sont exécutés sur l'heure.

LA VOISIN.

Quoi !... déjà au bûcher !

LESAGE.

Il faut d'abord faire votre amende honorable. Ainsi marchons à l'église.

LA VOISIN.

Un instant... un instant encore... je vous prie !... (*À part.*) Tâchons de gagner du temps... C'est ici qu'on doit venir à mon secours, sans aucun doute ; plus loin, ce serait impossible !... Mais le temps s'écoule et personne ne vient... Je n'aperçois aucun mouvement autour de moi, aucun signe...

LESAGE.

Eh bien, me suivez-vous ?

LA VOISIN, effrayée.

Monsieur !... monsieur !... avant de partir... j'aurais voulu...

LESAGE.

Eh bien ?

LA VOISIN.

Faire ma prière !

LESAGE.

J'y consens... Mais faites vite... l'heure a sonné

LA VOISIN, à genoux.

Mon Dieu ! ayez pitié. (*A part.*) Il ne vient pas... personne encore!... personnel... Le projet d'évasion est-il découvert ? Pourtant le billet qu'on m'a remis il y a une heure est précis.... Mais personne!... toujours des gardes immobiles autour de moi!... (*Lesage se rapproche. Haut.*) Mon Dieu! pardonnez-nous!... (*A part.*) Serais-je trahie?... serais-je trahie?

LESAGE.

Allons, partons, s'il vous plaît!... Pour vôtus, j'ai outrepassé mes devoirs.

LA VOISIN, à part.

Toujours persónne... serais-je abandonnée?... Mais cependant le bûcher est loin encore... et peut-être dans le chemin.... Marchons.... (*Elle fait quelques pas appuyée sur Lesage; mais en passant devant la fenêtre, elle jette un cri et recule.*) Quoi!... le bûcher... là!... sur cette place... si près!... (*A part.*) Ah! je suis indignement trompée!... Infâme Raoul!... plus de salut pour moi!... mais encore la vengeance, du moins!... La lettre d'Héloïse de Langey, les billets de monsieur de Termes, d'autres écrits encore... tout cela est caché; je puis tout livrer à la justice... Je sauverai madame de la Reynie aux dépens de Beauvillars!... (*Haut.*) Monsieur, je ne cherche pas à retarder le supplice, je suis prête à le subir!... mais auparavant je veux faire des révélations.

LESAGE, à part.

Nous y voilà!... (*Haut.*) Des révélations?... il est trop tard maintenant.

LA VOISIN.

Mais, monsieur, j'ai des preuves, j'en possède; elles sont cachées sous une pierre dans ma prison.

LESAGE.

Que nous importe? (*A part.*) Je les vendrai à Raoul.

LA VOISIN.

Il s'agit de découvrir de grands crimes! et la loi vous ordonne...

LESAGE.

De vous emmener d'ici, et c'est ce que je vais faire. Gardes...

LA VOISIN.

Ils n'étoufferont pas ma voix... et ces révélations...

LESAGE.

Je ne les écouterai pas, vous dis-je.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA REYNIE, paraissant.

LA REYNIE, d'une voix de tonnerre.

Eh bien! je les écouterai, moi.

LA VOISIN.

Monsieur de la Reynie!

LA REYNIE, aux Gardes.

Saisissez cet homme qui a manqué à ses devoirs. Et vous, Catherine Voisin; si vous avez quelques révélations à faire, suivez-moi. Jusqu'au moment où vos confidences seront achevées, Dieu seul peut arrêter la parole sur vos lèvres... Suivez-moi.

LA VOISIN.

Je serai vengée!

Elle sort avec la Reynie; les Gardes emmènent Lesage.

SCÈNE XII.

LOUISE, RÉNÉ.

LOUISE.

Oh! mille grâces, René, pour avoir entendu mes cris, pour être accouru, pour m'avoir fait délivrer! mais sauvez madame de la Reynie! sauvez ma mère!

RÉNÉ.

Je n'avais pas besoin de cette révélation pour la croire innocente. Mais l'arrêt est rendu, pas d'autre preuve pour retarder l'exécution que votre espoir!... Monsieur de la Reynie, sans doute, hors d'état de vous entendre! et d'ailleurs on connaît sa terrible jalousie! s'il apprenait tout...

LOUISE.

Mon Dieu! il faudra donc la laisser mourir!... Ah! René! empêchez qu'elle meure!

RÉNÉ.

Louise! chère Louise!... oh! si votre mère ne peut plus être protégée par moi, elle sera vengée du moins, et le misérable qui l'a perdue...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, RAOUL.

RÉNÉ, avec fureur.

Raoul!

LOUISE.

Arrêtez, René; lui seul peut la sauver encore!

RAOUL.

Louise!

LOUISE.

Courez... volez!

RAOUL.

Que voulez-vous dire?

LOUISE.

Qu'il faut que vous sauviez ma mère! Madame de la Reynie ne peut être coupable! vous le savez bien, vous!... Cette fortune, que vous avez voulue au prix de ma mort je vous la livre tout entière;

mais courez! mais sauvez ma mère!... Ah! je me traîne à vos pieds, Raoul! grâce pour elle, il en est temps encore!

RAOUL.

Il n'est plus temps! Voyez, voyez cette flamme, c'est celle de son bûcher.

Le reflet de la flamme du bûcher se projette sur la scène.
On entend le tocsin.

LOUISE.

Ah! tout est fini!... Elle est morte!... elle est morte!...

~~~~~  
SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LA REYNIE, amenant CHRISTINE en costume de condamnée, PEUPLE, SOLDATS.

LA REYNIE.

Non! elle vivra! (*Louise jette un cri de joie*

*et va se jeter dans les bras de sa mère.*) Ces flammes, étaient celles du bûcher de la Voisin, qui, avant d'y monter, vient de prouver l'innocence de Christine, les crimes de cet homme... le séducteur, le meurtrier d'Héloïse de Langey!

RAOUL.

Monsieur!

On se jette sur Raoul et on l'arrête.

LA REYNIE, bas, à Christine.

Madame, j'adopte votre fille.

CHRISTINE.

Quoi, monsieur, vous pardonnez!

LA REYNIE.

J'aurais puni sans pitié l'adultère, mais je n'ai que compassion pour la pauvre femme trompée! Christine, après tant de souffrances, à vous enfin le pardon et le bonheur.

**FIN.**